

A226



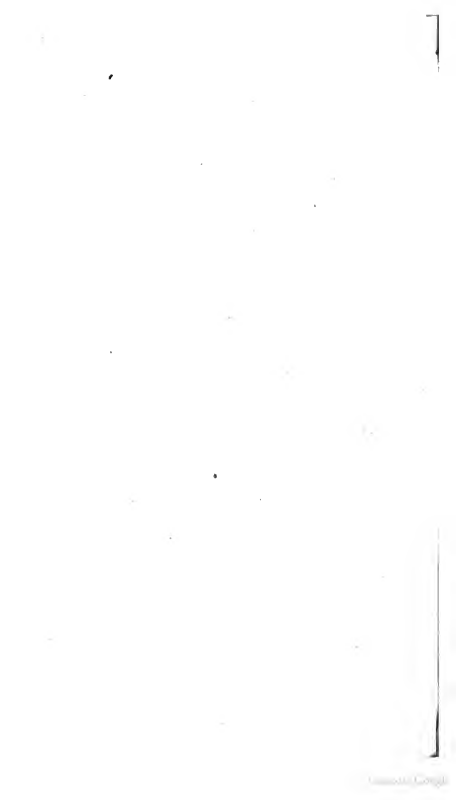


16.1.9

101164

Palat. LVI, 13.

COLLECTION
DES
MORALISTES ANCIENS.



590292

COLLECTION

D E S

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.

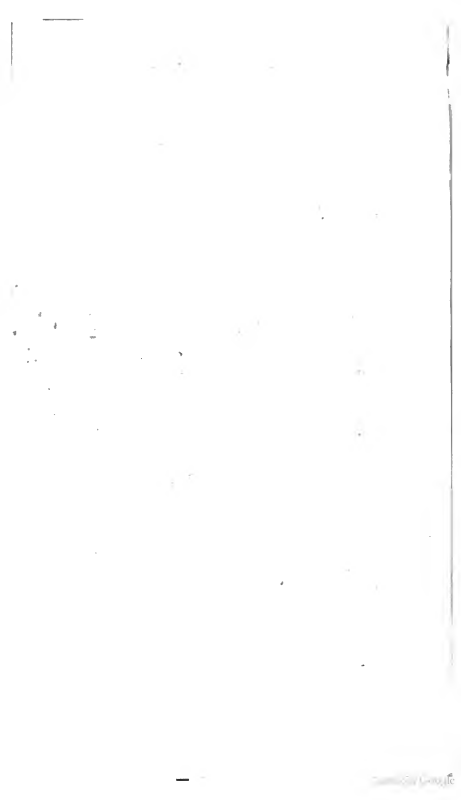


A P A R I S ,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé,
en surv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.



PENSÉES MORALES

DE

CICÉRON,

RECUEILLIES ET TRADUITES

PAR M. LEVESQUE.

V I E

DE CICÉRON. *

CICÉRON prit naissance à Arpinum, ville autrefois dépendante du pays des Samnites, & comprise aujourd'hui dans le royaume de Naples. Il naquit l'an 647 de la fondation de Rome, & 107 ans avant l'ere vulgaire.

Les uns ont rapporté l'origine de sa maison à Tullus Tatiùs, roi des Volsques, tandis que d'autres ont écrit qu'il n'étoit que le fils d'un

(*) Si l'on veut connoître dans le plus grand détail tout ce qui concerne ce grand

foulon : mais son mérite n'avoit pas besoin d'être relevé par la noblesse de ses aïeux , & ne pouvoit être avili par leur obscurité. Il est certain qu'il étoit d'une famille équestre ; & si lui-même s'appelle souvent homme nouveau , c'est qu'il fut le premier de sa maison élevé aux grandes magistratures.

Son aïeul , qui n'avoit jamais quitté sa patrie , s'y étoit distingué par son éloquence. Il eut occasion de plaider devant le consul Scaurus ; & ce magistrat regrettoit qu'un si grand talent , digne des applaudis-

orateur , il faut lire l'HISTOIRE DE CICÉRON , traduite de l'anglois de Middleton

sements de la capitale, fût enseveli dans une ville obscure.

Une santé délicate empêcha Marcus, pere de Cicéron, d'entrer dans les affaires publiques. Il ennoblit son loisir par la culture des lettres, & mérita, par ses vertus & par la douceur de son commerce, de compter au nombre de ses amis les plus grands personnages de la république.

On n'avoit pas encore toutes ces méthodes d'éducation que nous voyons naître chaque jour, enfans de l'imagination, qui, comme la

par l'abbé Prévost, 4 vol. in-12. (Paris, Didot, 1743.)

plupart des systêmes, seront peut-être bientôt détruits par l'expérience (1) : mais on élevoit de grands hommes. Former le corps des jeunes gens par l'exercice, & leur esprit par les leçons des grands maîtres, voilà ce qu'on savoit alors. Marcus conduisit de bonne heure son fils à Rome pour le mettre sous la discipline des maîtres les plus célèbres. Un Grec qui l'emportoit sur tous les autres par sa réputation, reçut le jeune Cicéron dans son école : Archias, qu'on regardoit à

(1) Ces systêmes d'éducation, qui amusent le loisir des lecteurs, ne peuvent être mis en pratique; mais on doit de la recon-

Rome comme un excellent poète grec , fut son professeur pour la poésie ; car elle faisoit alors une partie de l'éducation. On sentoît combien cet exercice est utile pour bien écrire en prose. C'est en se soumettant à la gêne du rythme, qu'on apprend à varier les tours, qu'on se forme l'oreille à l'harmonie, qu'on prend l'habitude de la concision. Après s'être fait long-temps une loi de renfermer ses pensées dans une mesure prescrite, on s'accoutume à sentir que la prose doit avoir elle-

noissance à leurs auteurs, parceque presque tous ont offert des vues utiles.

même sa mesure & sa cadence. L'élève d'Archias lui marqua depuis sa reconnoissance en lui faisant confirmer le droit de citoyen romain , & bien mieux encore en transmettant son nom à la postérité.

Au sortir des écoles, l'éducation n'étoit que préparée : des citoyens également illustrés par leurs emplois & par l'estime publique ne croyoient pas s'abaisser en perfectionnant l'éducation des jeunes gens qui faisoient leur entrée dans le monde. Cicéron fut mis sous la conduite de l'augure Scévola , personnage consulaire, & l'homme de son temps le plus versé dans les affaires

d'état & dans celles du barreau. Après la mort de ce respectable instituteur, il reçut les mêmes bienfaits de Scévola le grand-prêtre, dont on n'estimoit pas moins les lumieres & la probité.

Cicéron, qui cultivoit la poésie, moins pour obtenir une place entre les poètes que pour vaincre un jour ses rivaux dans l'éloquence, crut devoir faire entrer aussi la traduction au nombre de ses travaux. Il est peu de moyens plus capables de former le style. On apprend à penser soi-même en s'arrêtant sur les pensées d'un auteur dont on s'engage à rendre toutes les idées; on

ne peut pas, comme en composant, négliger celles qui donnent trop de peine à exprimer; enfin on est obligé de chercher & d'épuiser toutes les ressources de sa langue pour rendre les expressions, les tours & les figures d'une langue étrangere. Cicéron mit en latin plusieurs harangues grecques, & nous avons encore des fragments considérables de sa traduction en vers du poème d'Aratus sur les phénomènes célestes.

Ce fut à-peu-près dans le même temps qu'il composa un poème dont Marius étoit le héros. Le grand-prêtre Scévola croyoit que cet ou-

vrage passeroit à la postérité : il le méritoit peut-être , & le fragment qui nous en reste est bien capable d'en faire regretter la perte (1). On pense communément que Cicéron étoit un mauvais poète ; on en donne pour preuve un ou deux méchants vers que les courtisans d'Auguste se plaisoient à répéter pour rendre ridicule un grand homme dont leur maître haïssoit la mémoire : mais il est certain que Cicéron étoit le meilleur poète de son temps , & l'on croit même qu'il a mis la dernière main au poème de

(1) Tous les lecteurs n'iroient pas chercher ce fragment dans le Traité de la Divi-

Lucrece, laissé imparfait par la triste maladie & par la mort de son auteur.

La magistrature & l'épée ne faisoient pas à Rome, comme chez nous, deux professions distinctes. On passoit des exercices du barreau au gouvernement des provinces & aux emplois militaires; & l'orateur, devenu à la fois le premier magis-

nation. On croit devoir le rapporter ici; il mérite d'être comparé avec les beaux passages de Lucrece.

*Hic Jovis altisoni subito pinnata satelles,
Arboris e trunco, serpentis faucia morsu,
Subjugat ipsa feris transfigens unguibus anglm
Semianimum, & varia graviter cervice micantem:
Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans,*

trat & le premier général de la république par la dignité de consul, ne croyoit pas indigne de lui d'exercer encore les fonctions d'avocat. Ainsi le jeune homme qui se destinoit principalement aux affaires civiles devoit faire son apprentissage des armes ; & Cicéron fit sa première campagne sous le pere de Pompée.

Les affaires du barreau languis-

Jam satiata animos, jam duros ultra dolores,
 Abjicit efflantem, & laceratum affligit in unda,
 Seque, obitu a solis, nitidos convertit ad ortus.
 Hanc ubi præpetibus pennis lapsuque volentem
 Conspexit Marius, divini numinis augur,
 Fausta que signa suæ laudis reditûsque notavit,
 Partibus intonuit cœli Pater ipse sinistris.
 Sic aquilæ clarum firmavit Juppiter omen.

B iij

rent à Rome, lorsque Marius, après avoir fait périr les plus célèbres orateurs, continua d'inspirer la terreur à toute la république. Cicéron, désespérant alors de pouvoir se montrer dans l'art oratoire, se donna tout entier à la philosophie. Un Grec nommé Philon étoit venu chercher à Rome un asyle contre les fureurs de Mithridate, maître d'une partie de la Grece. Ses principes étoient ceux de la nouvelle académie. Cicéron, qui avoit autrefois étudié la philosophie d'Epicure, suivit les leçons de Philon, & resta toujours attaché depuis à la secte académique. Peut-être étoit-il na-

tuellement entraîné vers une école qui reconnoissoit pour chef le plus éloquent des philosophes : d'ailleurs cette secte toujours indécise, contente de recueillir & de mettre dans tout leur jour les preuves & les objections, ne se permettoit de rien affirmer ; &, par-là même, elle convenoit mieux qu'aucune autre à un orateur, qui n'a pas le droit de juger lui-même les causes, & dont l'art consiste à saisir & à faire valoir les moyens les plus favorables à celle qu'il protège.

Le repos enfin rétabli faisoit espérer à Cicéron de voir renaître la gloire du barreau ; déjà il se livroit

avec une nouvelle ardeur à l'étude de l'éloquence & de la dialectique, lorsque Rome, ensanglantée quelques années auparavant par la vengeance de Marius, le fut de nouveau par la dernière volonté de son barbare fils, & bientôt après par la fureur & l'avarice de Sylla, & par la cupidité encore plus avide de ses favoris.

Enfin la soif sanguinaire de Sylla parut éteinte : on osa respirer, même sous sa farouche dictature ; & ce fut pendant cette effrayante & sombre tranquillité que Cicéron se montra pour la première fois au barreau. Il n'étoit âgé que de vingt-

six ans, & dès lors il ne fit pas moins admirer son courage que son éloquence, lorsque, pour défendre Roscius Amérinus, il ne craignit pas de déplaire au terrible dictateur, & d'élever une voix foudroyante contre l'un de ses infâmes satellites.

Après deux ans d'exercice au barreau, il entreprit de visiter la Grece & l'Asie; voyage studieux, pendant lequel il suivit les leçons des plus célèbres rhéteurs & des philosophes les plus renommés. Non content de les entendre dans les villes, il en avoit toujours en route quelques uns qui l'accompagnoient. Il revint, après deux ans d'absence, faire ad-

mirer dans sa patrie les nouveaux progrès, après avoir corrigé les défauts de sa première jeunesse; une excessive véhémence d'action, & une abondance superflue de style. Il parvint à la questure à l'âge de trente & un ans.

Les questeurs étoient les receveurs généraux de la république : leur office étoit annuel; une province leur étoit assignée par la voie du scrutin; ils étoient à la fois chargés de recouvrer les revenus publics, & de faire les approvisionnements de blé nécessaires pour la consommation des citoyens & le service des armées. En sortant de

charge, ils avoient de droit leur entrée au sénat.

Cicéron se comporta dans sa questuré avec tant de vigilance & de probité, qu'il croyoit Rome uniquement occupée de sa gloire. Il s'empressoit d'y retourner pour recevoir, après un an d'absence, les applaudissements des citoyens; déjà il étoit à Pouzzoles : un ami qu'il rencontre lui demande depuis combien de jours il est sorti de Rome, & quelles sont les nouvelles qu'on y débite. Je reviens des provinces, dit Cicéron. N'est-ce pas d'Afrique? demande un autre. Un troisième, qui veut paroître mieux instruit,

prend la parole & montre la même ignorance. Cicéron reconnut alors dans quelles bornes étroites se renferme cette renommée qui faisoit l'objet de tous ses vœux.

Parvenu deux ans après à l'édilité, il accusa Verrès, célèbre par les cruautés & les déprédations qu'il avoit exercées en Sicile pendant sa préture. On ne peut lire les discours qu'il composa dans cette cause sans frémir sur le sort des provinces, dont on ne sollicitoit à Rome le gouvernement que pour acquérir le pouvoir, je dirois presque le droit, de les dépouiller. Les nations ne pouvoient obtenir aucune justice, parce-

que les juges, liés au coupable par le sang, par l'amitié, par l'intrigue, par la dignité sénatoriale, étoient toujours portés à couvrir des crimes dont eux-mêmes avoient donné l'exemple, ou qu'ils se promettoient d'imiter. Cependant Cicéron appuya de tant de preuves son accusation, que Verrès, abandonné par son défenseur, se condamna lui-même à un exil volontaire.

La gloire de Cicéron reçut un nouvel éclat de sa préture; &, lorsqu'il se mit sur les rangs pour demander le consulat, les troubles intestins dont la république étoit menacée lui assurerent les suffrages

de tous les bons citoyens. Il fut unanimement proclamé premier consul avant qu'on eût le temps d'en venir au scrutin. Les intrigues de Catilina alloient lui donner pour collègue ce patricien factieux ; mais il eut l'adresse & le crédit de faire donner la préférence à Caius Antonius Népos. Ce n'est pas que cet Antonius fût un homme vertueux ; il avoit même des liaisons avec tous les mauvais citoyens : mais Cicéron se promettoit de le gagner par l'intérêt. Il y parvint aisément , & resta maître de toutes les affaires.

On sait que le consulat étoit annuel. Catilina se remit au nombre

des candidats pour l'année suivante, &, non content de briguer, de mendier, d'acheter des suffrages, il employoit hautement la menace. On comprit qu'une conspiration secrète, dont sans doute il étoit le chef, pouvoit seule lui inspirer tant d'audace. Le sénat effrayé signifia aux consuls de veiller à ce que la république ne reçût aucun dommage. Cette formule, réservée pour les grands dangers de l'état, donnoit à ces magistrats un pouvoir approchant de celui des dictateurs.

L'élection se fit, & Catilina fut rejeté. Consul, il auroit employé les forces de la république pour l'as-

servir ; exclu du consulat , il ne lui restoit plus de ressources que dans la conspiration qu'il avoit formée. Des nobles, & même des sénateurs perdus de dettes & de débauches , qui ne pouvoient réparer leur fortune que par la ruine de l'état , étoient entrés dans son complot. On croit que le riche Craßus le favorisoit, & que César, instruit de ses desseins , le laissoit agir, résolu de tirer parti pour lui-même de la suite des événements.

Les conjurés avoient dans l'Etrurie une armée prête à s'approcher de la capitale ; les forces de la république étoient éloignées : on devoit

tuer Cicéron dans son lit, mettre le feu dans tous les quartiers de la ville, égorger les citoyens fideles ; & , dans le trouble de ce massacre & de ce grand incendie , l'armée seroit entrée dans Rome sans résistance.

Mais Cicéron avoit déjà pénétré le secret de la conspiration, & , par le moyen d'une femme galante qui avoit pour amant l'un des conjurés, il voyoit tout ce qui se passoit dans l'assemblée des traîtres comme s'il y eût assisté lui-même.

En présence de Catilina, il rendit compte au sénat de son affreuse découverte. Catilina sortit de Rome

pour se mettre à la tête de son armée : mais il laissoit dans la ville ses principaux complices, ardents à augmenter son parti, prêts à répandre le sang au premier ordre de leur chef. Ils crurent avoir gagné les ambassadeurs des Allobroges, & ce furent ces ambassadeurs qui donnerent au sénat les preuves manifestes du complot. Les conjurés furent arrêtés.

Le crime étoit avéré , mais il étoit difficile de prononcer le châ-timent. Le bannissement & la confiscation des biens étoient la peine ordinaire des plus grands crimes. On sembloit condamner les cou-

pables à mort en leur interdisant le feu & l'eau ; mais comme on marquoit l'étendue de pays où cette interdiction avoit lieu , on leur conservoit en effet la vie , en leur permettant d'aller chercher le feu & l'eau dans un exil. Quand le sénat s'étoit permis de punir de mort quelques chefs de factieux , le peuple l'avoit presque toujours accusé d'abus de pouvoir. Enfin la loi ne donnoit qu'au peuple le droit de condamner à mort un citoyen.

Cependant , persuadé que le salut de l'état étoit la première loi , Cicéron , malgré les craintes de ses amis , malgré les représentations de Cé-

far, fit prononcer par le sénat la peine de mort contre les conjurés. L'arrêt fut aussitôt exécuté : l'armée de Catilina fut taillée en pièces, & lui-même mourut percé de coups en combattant avec fureur.

Cicéron étoit à peine sorti de charge, que Métellus, tribun factieux, excité par César, ne cessa de le poursuivre par les plus violentes invectives pour avoir fait mourir des citoyens sans forme de procès. Il dressa même une loi par laquelle il rappelloit Pompée à Rome pour remédier, disoit-il, à tous les désordres causés par le dernier consul. Le sénat, touché du danger de Ci-

céron, prit le deuil comme dans une calamité publique ; les personnages les plus respectables des différents ordres s'accorderent à le protéger contre les attaques de ses ennemis, & firent suspendre le tribun Métellus, & César, alors préteur, de l'exercice de leurs charges.

Mais une aventure étrangère à Cicéron, l'entreprise scandaleuse d'un jeune débauché, lui préparoit de nouveaux chagrins. Clodius étoit l'amant de Pompéia, épouse de César. Elle devoit célébrer chez elle les mystères de la bonne-déesse ; les hommes étoient sévèrement écartés de ces cérémonies secrètes ; le maî-

tre de la maison étoit obligé lui-même de s'absenter. Clodius trouva plaifant , dans fa dépravation , de joindre l'impiété au libertinage , & de choisir cette circonftance pour venir voir fa maîtrefse. Il s'introduisit dans la maison sous un habit de femme , fut découvert , & ne put prendre la fuite qu'après avoir été reconnu.

Accusé de sacrilege , il foutint que le jour où les mysteres avoient été célébrés dans la maison de César , il étoit éloigné de Rome de deux ou trois journées de chemin. Mais ce jour-là même il étoit venu faire une visite à Cicéron qui dé-

posa contre lui. Clodius, jugé par des commissaires faciles à corrompre, fut absous : mais Cicéron, choqué du mépris qu'on avoit fait de son témoignage, ne cessoit de s'élever contre cette absolution.

Avide de vengeance, & croyant ne pouvoir mieux l'exercer que dans l'emploi de tribun du peuple, Clodius, d'une des plus illustres maisons patriciennes, se fait adopter dans une famille plébéienne : car c'étoit toujours parmi les plébéiens que le peuple choisissoit ses tribuns. A force d'intrigues, il se fait élire. Soutenu par Pompée, faux ami de Cicéron, il gagne les consuls, qui

ne demandoient qu'à se vendre, & public une loi qui interdit le feu & l'eau à celui qui auroit fait mourir des citoyens sans observer les formes de la justice. Cicéron voit que cette loi est dressée contre lui-même; il se livre à l'abattement, prend le deuil, & vingt mille citoyens le prennent avec lui. Il avoit pour lui le sénat, l'ordre des chevaliers, & ce qu'il y avoit d'hommes plus estimables parmi les plébéiens : mais son parti étoit foible contre celui d'un tribun maître de la populace, & contre cette union de Pompée, de César & de Crassus, qu'on appelle le premier triumvirat. César,

dont il avoit refusé les faveurs & l'amitié, avoit une armée près de Rome. Les amis de Cicéron étoient prêts à faire prendre pour lui les armes à l'Italie : mais le succès étoit incertain, & il falloit troubler l'état. Il aima mieux suivre les conseils d'Atticus, d'Hortensius & de Caton, & se dévoua lui-même à un exil volontaire.

Il étoit à peine sorti de Rome, que Clodius, par une nouvelle loi, défendit, sous peine de mort, de lui accorder un asyle, & déclara ennemis publics ceux qui oseroient même parler de son rappel.

Mais ce tribun détruisit bientôt

D

son parti par ses violences, par son audace, & par l'imprudence qu'il eut de braver Pompée. Un autre tribun eut le courage de proposer au sénat le rappel de Cicéron, deux mois après son départ : l'affaire ne fut pas aisément terminée, & il y eut du sang répandu par les fureurs des deux factions.

L'année révolue fit expirer le tribunat de Clodius & la magistrature des deux consuls qui lui étoient vendus. Cicéron fut rappelé : il trouva, depuis Brindes jusqu'à Rome, les chemins bordés de spectateurs, & le sénat sortit de la ville au-devant de lui. Ses maisons, qui

avoient été démolies ou livrées aux flammes, furent relevées aux dépens de l'état.

Son exil, souffert avec foiblesse, lui avoit ôté une partie de sa vertu & avoit affoibli dans son ame l'amour de la patrie. Il avoit regretté de n'avoir pas mis en feu l'Italie pour sa propre cause, & il regardoit comme ses ennemis ceux qui l'avoient détourné de répandre le sang. Sa conduite fut peu vigoureuse après son retour. Il affecta de s'attacher à Pompée, pour tenir à ceux qui avoient le plus d'influence dans la république. Il se brouilla de nouveau avec César, qui

n'étoit pas bien alors avec Pompée ; il l'attaqua même ouvertement par ses démarches & par ses discours : les circonstances changerent ; & il fit un poème à la louange de ce même César. On voit par ses lettres qu'il rougissoit de montrer cet ouvrage , mais qu'il se promettoit pourtant de lui donner plus d'étendue si César en étoit content. Il avoue lui-même que les maximes rigides & l'austere probité n'étoient plus de saison. Cet aveu est cruel , & celui qui l'a fait mérite quelque indulgence : dans ce siècle corrompu , on étoit entraîné par le malheur des conjonctures ; il falloit céder , ou

renoncer au service de l'état ébranlé, ou même périr. Caton, l'inflexible Caton, manqua quelquefois aux principes de cette austère vertu qu'il professoit (1).

Cicéron ne savoit plus montrer que de l'incertitude : il se lioit à César, & vouloit ménager Pompée. Pour plaire à tous les deux, il prit la défense de l'un de ses plus cruels ennemis, de Gabinus, qui, étant consul, avoit le plus contribué à

(1) Quand il se chargea de l'exécution d'une loi odieuse de Clodius contre le roi de Cypré, & quand il se relâcha de la rigueur des loix en faveur de son gendre, après l'avoir soutenue contre Cicéron.

son exil, odieux, concussionnaire, vil débauché, mauvais citoyen, homme couvert d'opprobre.

Il obtint le frivole honneur d'être admis au college des augures. Sa vertu devoit être plus flattée, mais sa vanité fut moins satisfaite d'une commission qu'il reçut bientôt après, & qui ne lui procuroit que l'avantage d'être utile.

Pompée déclara, par une loi, que les consuls & les préteurs ne posséderoient de gouvernements que cinq ans après l'expiration de leur magistrature. Il falloit pourvoir à l'administration des provinces qui alloient rester vacantes pendant cinq

années; elles furent distribuées entre les sénateurs prétoriens & consulaires, & le sort fit tomber à Cicéron la Cilicie, avec le titre de proconsul.

Pendant l'année de son gouvernement, il réduisit des montagnards jusqu'alors indomtés, les surprit, enleva, détruisit plusieurs de leurs châteaux, &, après un siège qui ne dura qu'une demi-journée, il emporta la mauvaise place qu'ils appelloient leur capitale. Il fut salué empereur par ses troupes; car ce titre d'empereur, qui devint sous Auguste celui de la puissance suprême, n'étoit alors qu'un vain titre

d'honneur sans pouvoir & sans prérogatives, que les soldats accor-
doient à leurs généraux victorieux.

Il eut plus de peine à subjuguier d'autres barbares également ennemis de toute soumission & du nom romain, & qui avoient souvent appelé le Parthe dans les terres de l'empire. Il ne prit leur capitale qu'après six semaines de siège, & les habitants furent vendus comme esclaves. Tel étoit dans ces siècles vantés le droit affreux de la guerre.

Ce qui distingua sur-tout le gouvernement de Cicéron, ce fut sa modération. Il ne reçut aucun de ces présents que les gouverneurs

exigeoient comme des droits de la part des villes & des rois alliés ; il leur remit toutes les contributions d'usage, & sa générosité fut un grand soulagement pour les alliés & pour la province. Le roi Ariobarzane lui destinoit seul un présent de cent mille écus qu'il refusa, & avec lesquels ce prince paya quelques unes de ses dettes (1). Sur le revenu que la province lui faisoit pour sa dépense, il remit cent mille livres au trésor pour le soulagement des peuples. Cependant avec une conduite

(1) Ariobarzane devoit des sommes considérables à Pompée & à ce Brutus dont on célèbre la vertu. Ces hommes fameux

si généreuse, il remporta deux cents mille livres après une année d'exercice. Quelles richesses devoient donc accumuler les gouverneurs concussionnaires !

Cicéron prétendoit aux honneurs du triomphe ; mais la guerre qui commença entre César & Pompée l'empêcha de les obtenir.

On connoît assez l'origine & les suites de cette guerre, qui se termina par la ruine de la liberté romaine. Pompée se croyoit sûr de la victoire, & se promettoit de marcher sur les traces sanglantes de

exerçoient des usures criantes. On prêtoit au moins à un & plus souvent à quatre

Sylla ; on ne parloit dans son camp que de proscriptions : mais il paroïssoit combattre pour la meilleure cause, & Cicéron le suivit. Il ne l'accompagna cependant pas à Pharsale, & rentra en Italie après la perte de cette bataille, encourageant le reproche de s'être soumis trop tôt. Antoine, qui dominoit à Rome, ne lui permit pas d'en approcher, & il fut obligé d'attendre à Brindes, avec toute l'impatience de l'inquiétude, le retour de César, pour être des premiers à lui faire sa cour à son entrée en Italie.

pour cent par mois, non compris l'intérêt de l'intérêt courant.

Ce fut sous la domination de César qu'il composa la plupart de ses ouvrages philosophiques, monuments précieux, parcequ'ils nous font connoître les principes des différentes écoles de la Grece.

On sait comment César fut assassiné, en plein sénat, par des hommes qui lui devoient la vie, & qu'il avoit comblés de bienfaits. Cicéron approuva sa mort dont il avoit été témoin, & poursuivit avec acharnement sa mémoire, après l'avoir accablé d'éloges pendant sa vie. Il auroit fallu se taire, ou pendant que César étoit redoutable, ou lorsqu'il n'étoit plus.

Les conjurés avoient détruit le tyran, sans penser aux moyens de détruire la tyrannie. Marc Antoine les joua, & ne parut vouloir les seconder dans le projet de rétablir la république, que pour usurper lui-même la puissance absolue. Un jeune homme inconnu parut alors : c'étoit Octave, neveu de César & son héritier. Cicéron, dont il implora la protection & les conseils, fut le jouet d'un enfant déjà politique & dissimulé ; & fut bientôt après obligé d'abandonner Rome pour se soustraire aux fureurs d'Antoine.

Celui-ci refusoit à Octave la succession de César, & Octave vouloit

faire assassiner Antoine. Le neveu de César s'attacha par ses profusions la plus grande partie des vétérans. La guerre commença : la mort des deux consuls , qui perdirent la vie devant Modene en détruisant les forces d'Antoine , fit passer toute la puissance entre les mains d'Octave , & le laissa maître de leurs armées. Il avoit déjà formé son plan pour usurper l'empire.

Les amis de la liberté avoient mis en lui leurs dernières espérances : il lestrahit, se fit élire consul par la force avant l'âge de vingt ans, s'empara du trésor public, & se joignit à Antoine & à Lépide : triumvirat sangui-

naire qui se partagea l'empire & détruisit les foibles restes de la liberté.

Dans le funeste rendez-vous où les trois tyrans cimenterent leur union, ils dresserent une liste de proscription capable de faire oublier les cruautés de Marius & de Sylla. Chacun d'eux, pour complaire à ses collegues, convint de leur sacrifier quelques uns de ses amis, de ses parents, de ses bienfaiteurs. Le nom de Cicéron ouvroit la liste des pros crits. Octave rougissoit d'ordonner sa mort ; mais Antoine lui sacrifia son oncle ; & Lépide, son propre frere : ce n'étoit qu'un jeu de ces monstres, qui surent bien défendre

eux-mêmes ces deux têtes qu'ils feignoient de proscrire.

Cicéron reçoit à Tusculum la nouvelle de son malheur : il s'embarque, ne sachant s'il chercheroit un asyle auprès de Brutus ou de Cassius. Repoussé vers la terre par les vents, il se rembarque de nouveau, reprend terre à Caiète, & forme la résolution de mourir. Là ses gens apprennent que des soldats le cherchent, conduits par Popilius Lénas, à qui l'éloquence du grand homme qu'il vient égorger avoit sauvé la vie. Ils forcent leur maître à prendre la fuite ; mais, atteint bientôt, il s'avance hors de la

litierc , & , fans marquer aucune émotion , il ordonne à ſes aſſaſſins de frapper. On lui tranche la tête , on lui coupe les mains : l'infâme Lénas porte à Rome ces vénérables reliques. Antoine les reçoit publiquement , donne au ſcélérat , pour prix de ſon crime , une couronne d'or , & lui fait préſent de deux cents mille livres.

Il fit expoſer ſur la tribune aux harangues la tête & les mains de l'orateur qui , ſur cette même tribune , avoit long-temps défendu les intérêts des citoyens & de l'état. Ainſi mourut à l'âge de ſoixante & quatre ans un homme que la répu-

blique romaine, expirant avec lui, dut compter au nombre de ses derniers citoyens, & que les respects de la postérité vengent assez de l'infâme Antoine, du lâche Lépide, & du fourbe & cruel Octave.

C I C É R O N florissoit dans le siècle de l'éloquence, & sous une forme de gouvernement qui la rendoit nécessaire pour parvenir aux honneurs. A peine il se fit entendre, qu'il emporta la palme sur ses rivaux (1). Ses harangues sont, en

(1) C'est lui, disoit César, qui a remporté la plus belle couronne triomphale ; car il est bien plus glorieux d'avoir étendu

ce genre, avec celles de Démosthène, les plus précieux monuments qui nous restent de l'antiquité. Ses ouvrages sur l'art oratoire sont tels qu'on doit les attendre d'un homme qui excelle dans l'art dont il écrit.

Sa morale est douce, praticable, proportionnée à la nature humaine : il ne se piquoit pas d'un farouche rigorisme ; on ne peut l'accuser de principes relâchés.

Avec la réputation qu'il s'est justement acquise comme moraliste, on sera peut-être étonné qu'il ne

les bornes de l'esprit des Romains que celles de leur empire. « Atque (ut dictator Cæsar, hostis quondam tuus, de te scrip-

nous ait fourni qu'un recueil peu volumineux. Mais il faut considérer que la plupart de ses ouvrages sont étrangers à la morale : ce sont des harangues sur des affaires d'état ou sur des causes judiciaires ; des lettres dans lesquelles il entretient ses amis des intérêts de la république ou de ses intérêts particuliers ; des préceptes de rhétorique ; enfin des ouvrages de philosophie où il discute les systèmes métaphysiques & théologiques des écoles grecques. De tous ses livres, il n'est que son

« sit) omnium triumphorum lauream
« adeptæ majorem , quantò plus est inge-
« nii romani terminos in tantum promo-

traité des devoirs & ceux de la vieillesse & de l'amitié qui portent directement sur la morale.

De son temps on ne hériffoit pas encore de sentences tous les ouvrages : on ne répandoit pas encore un vernis philosophique jusques sur des romans licencieux (1). Cette mode ne vint que dans le siècle suivant, siècle de corruption, de bassesse, d'égoïsme & de perfidie, où le poète Lucain se rendoit le délateur de sa mere, où la même main qui venoit d'écrire un sermon sur

« visse , quàm imperii ». Plin. Hist. Nat. lib. 6, cap. 30.

(1) Le roman de Pétrone.

la clémence traçoit une apologie du matricide.

Cicéron fournit moins de maximes que Sénèque : cela n'est pas étonnant, puisque Sénèque n'écrivoit guere qu'en maximes, & qu'il n'a traité que des sujets de morale. Il ne faut pas en conclure qu'il l'emporte sur Cicéron : le jugement de seize siècles semble avoir marqué leur place ; mais des littérateurs ont quelquefois opposé leur goût particulier au suffrage de tant de siècles (1).

(1) Erasme fut, dans sa jeunesse, du nombre de ces littérateurs ; mais il changea bien de sentiment dans un âge plus

On n'auroit jamais dû comparer deux auteurs dont la manière d'écrire est si différente. Cicéron, accoutumé à parler en public dans de grandes places, dans des temples, devoit employer un style nombreux, abondant, périodique; fixer l'attention de ses auditeurs en flattant leurs oreilles; les charmer par les prestiges de l'harmonie, plutôt que les soumettre par l'empire du raisonnement; & donner de l'étendue à ses pensées afin que ceux qui perdroient une partie de son discours pussent

avancé. Montaigne aimoit mieux Sénèque que Cicéron; c'est qu'ayant tourné toutes ses études du côté de la morale, il préféroit

encore en suivre la chaîne. Mais un style ingénieux, serré, sententieux, pouvoit convenir à Sénèque, qui écrivoit pour le cabinet.

l'auteur qui lui fournissoit dans ce genre les richesses les plus abondantes : au lieu de comparer les écrivains entre eux, il comparoit le moraliste à l'écrivain. Mais quand on considère tous les différents mérites de Cicéron, qui étoit en même temps un moraliste du premier ordre, on ne peut guère lui préférer un auteur qui ne fut que moraliste.

Si les ouvrages de Sénèque ont eu des partisans enthousiastes, & ils méritoient d'en avoir, la plupart des critiques les font servir d'époque à la dégénération du goût chez les Romains. Il ne paroît que trop certain que le goût s'altère bientôt quand il est parvenu à la perfection. M. d'Alembert en donne la raison : « Il ne reste, dit-

Je compare Cicéron à ces peintres qui ne travaillent que pour les temples & les grands édifices. Comme le spectateur est éloigné de leurs

« il, à la génération suivante que d'imi-
 « ter... Elle veut ajouter à ce qu'elle a
 « reçu, & manque le but en cherchant à
 « le passer. C'est ainsi, continue cet ingé-
 « nieux & célèbre écrivain, que le siècle
 « de Démétrius de Phalere a succédé im-
 « médiatement à celui de Démosthène, le
 « siècle de Lucain & de Sénèque à celui
 « de Cicéron & de Virgile, & le nôtre à
 « celui de Louis XIV ». M. d'Alembert
 juge son siècle avec trop de rigueur : nos
 écrivains de mauvais goût seront bientôt
 oubliés ; & la postérité, en lisant le discours
 préliminaire de l'Encyclopédie, & tant
 d'autres bons ouvrages de nos contempo-
 rains, ne croira pas que le goût se soit al-
 téré de nos jours.

ouvrages, ils doivent l'étonner par un pinceau large & moëlleux, par des masses décidées & harmonieuses, par des touches fermes & hardies. Les peintres de cabinet, dont les tableaux sont sous les yeux de l'amateur, plaisent par un fini précieux & par une touche fine & légère.

Mais si les connoisseurs sont flattés de trouver une grande manière, même dans les tableaux de chevalet ; ils préfèrent aussi, dans les ouvrages destinés à la lecture, l'abondance harmonieuse du style à des phrases coupées, épigrammatiques & sentencieuses. Je ne dis pas

que le style coupé n'ait ses graces & ne puisse être heureusement employé : mais c'étoit avec la plus abondante & la plus douce harmonie, que Fénelon peignoit la beauté de son ame & les charmes de la vertu ; c'étoit par le nombre enchanteur de sa prose poétique, que Massillon préparoit les oreilles à recevoir les plus austères vérités ; & l'éloquent historien de la nature (1) a choisi pour en décrire la marche, les secrets, les convulsions, les miracles, un style aussi riche qu'elle.

(1) M. le comte de Buffon.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les **PENSÉES MORALES DE CICÉRON**, recueillies & traduites par **M. LEVESQUE** ; & je crois qu'on peut permettre l'impression de cet ouvrage, qui ne peut qu'inspirer au lecteur un nouvel intérêt pour la collection des **Moralistes anciens**.

A Paris, ce 16 Mai 1782.

GUYOT.



PENSÉES MORALES

DE

CICÉRON.

I.

Tous les peuples sont partagés par des opinions diverses : les uns se prosternent devant les plus vils animaux & en ont fait leurs dieux ; les autres sont soumis à des superstitions différentes & non moins ridicules. Mais est-il un peuple sur la terre qui ne respecte pas la bonté, la douceur, la reconnoissance ? est-il

F iij

un peuple qui ne méprise pas , qui n'ait pas en horreur l'orgueil , la méchanceté , la cruauté , l'ingratitude ? La nature , qui vouloit lier les hommes entre eux par un commerce mutuel & des rapports réciproques , a commencé par les créer justes.

II.

CE seroit une absurdité de regarder comme juste tout ce qui , chez un peuple , auroit reçu la sanction des loix. Si les Athéniens avoient unanimement ratifié les loix de leurs trente tyrans , en seroient-elles pour cela devenues plus équitables ? Il n'est qu'une justice , & c'est elle qui resserre plus étroitement les nœuds de la société : elle résulte d'une unique loi ; de celle de la droite raison , qui seule peut avoir le droit de com-

mander & de défendre. Que cette loi soit écrite, ou qu'elle ne l'ait jamais été, quiconque l'ignore ou l'ose enfreindre est injuste.

III.

PENSEZ-VOUS que la volonté des nations, les décrets des souverains, les sentences des juges, puissent seuls constituer la justice ? Ils n'auront donc qu'à ordonner, & il deviendra juste de commettre l'adultère, juste de fabriquer de faux testaments, juste de se livrer au brigandage ! Nous n'avons qu'une règle pour distinguer une bonne loi d'une mauvaise ; c'est celle de la nature elle-même : c'est par elle seule que nous discernons le juste de l'injuste, & l'honnête du honneux.

I V,

Si la justice n'est que l'obéissance aux loix écrites, celui qui pourra les négliger ou les enfreindre ne manquera pas de se le permettre, dès qu'il y verra son profit.

V.

DÈS que la crainte du supplice, & non l'horreur du crime, doit seule nous arracher aux forfaits & à l'iniquité, nul homme n'est injuste, & les méchants ne sont que des maladroits. Si l'honneur ne nous conduit pas, si nous ne sommes gens de bien que parceque nous y voyons notre profit ; nous sommes rusés, mais nous ne sommes pas d'honnêtes gens. Que fera dans les ténèbres celui qui ne craint que des témoins & des juges ? Que fera-t-il

s'il trouve à l'écart un homme faible, chargé de beaucoup d'or, & qu'il pourra facilement dépouiller ? Si vous êtes naturellement honnête & juste, vous vous approcherez de ce malheureux égaré, vous lui parlerez, vous lui prêterez des secours, vous le remettrez dans son chemin : mais est-il mal-aisé de prévoir le parti que va prendre celui qui ne fait rien pour les autres, & qui mesure tout à ses intérêts ?

VI.

SI, du temps de Tarquin, Rome n'avoit encore aucune loi écrite contre le viol, Sextus Tarquinius, en violant Lúcrece, en a-t-il moins attenté contre la loi éternelle ? La raison dès-lors, inspirée par la nature, ne suffisoit-elle pas pour exci-

ter au bien , pour détourner du crime ? ce n'est pas seulement lorsqu'elle fut écrite qu'elle acquit une force légale ; mais, dès l'instant de sa naissance , elle fut le modele des loix , & elle est née avec l'intelligence divine.

VII.

Nos parents, nos nourrices, nos maîtres, nos poètes, nos spectacles, les préjugés unanimes de la multitude, dépravent nos caractères, & nous détournent de la vérité. Tous à la fois tendent des pièges à nos esprits. Ils nous reçoivent tendres encore & flexibles : ils nous plient & nous façonnent à leur gré. Mais nous sommes corrompus sur-tout par la mere de tous les maux , par l'imitatrice du bien , la volupté ,

qui, pour nous dresser plus sûrement des embûches, se cache dans tous nos sens.

VIII.

AVONS-NOUS conservé la faculté de porter de nous-mêmes un jugement; aucune nécessité ne nous force-t-elle à défendre des opinions qui nous ont été tracées, &, en quelque sorte, prescrites? c'est alors que nous sommes véritablement libres. Mais la plupart des hommes se trouvent liés à un sentiment, avant d'avoir pu discerner par eux-mêmes ce qu'il est le mieux de croire. Accoutumés dans l'âge le plus tendre à se soumettre à la voix d'un ami, ou gagnés par les discours du premier qui s'est emparé de leur intelligence, ils sont jettés par la tempête contre

une opinion, & ils y restent attachés comme à un écueil.

IX.

COMME rien n'est plus beau que de connoître la vérité, rien n'est plus honteux que d'approuver le mensonge & de le prendre pour elle.

X.

S'IL est aisé de parvenir à la sagesse, nous devons l'acquérir, nous devons en jouir. S'il est difficile de l'atteindre, nous ne devons encore nous imposer des bornes dans la recherche du vrai, qu'après l'avoir trouvé. Il est honteux de se laisser dans une recherche dont l'objet est si beau.

XI.

QU'Y a-t-il, grands Dieux ! de plus desirable que la sagesse ? Qu'y

a-t-il de plus beau, de plus avantageux à l'homme, de plus digne de lui ? On appelle philosophes ceux qui la recherchent, & la philosophie n'est autre chose que l'amour de la sagesse. Je voudrois bien savoir ce que peuvent estimer ceux qui la méprisent.

XII.

O PHILOSOPHIE ! c'est toi qui diriges la vie ; toi seule cherches la vertu, toi seule écarter le vice. Qu'aurions-nous été sans toi ? sans toi, qu'auroient été tous les hommes ? Ta voix a fait naître les villes ; c'est à ta voix que les humains dispersés se sont réunis en société. Tu les a d'abord liés entre eux en rapprochant leurs habitations ; tu as resserré plus étroitement leurs

nœuds par l'union conjugale ; tu as adouci leur société par l'heureuse communication de l'écriture & de la parole. C'est à toi que nous devons les loix ; c'est toi qui regles les mœurs. Nous cherchons un refuge dans ton sein , & nous implorons ton secours dans nos afflictions. Un seul jour passé suivant tes préceptes est préférable à une coupable immortalité. Nous te devons la tranquillité de la vie , & tu nous as arrachés aux terreurs de la mort.

X I I I.

MAIS combien est-il de philosophes dont les mœurs, les sentiments, la conduite, soient conformes à la raison ; qui trouvent dans leur doctrine la règle de leur vie, & non le sujet d'une vaine ostentation ; qui

s'obéissent à eux-mêmes & suivent leurs propres principes ? On en voit qui n'ont que de la vanité , qui ne pensent qu'à vanter leur mérite ; il vaudroit mieux que jamais ils n'eussent rien appris. Quelques uns sont insatiables d'argent, d'autres de vaine gloire, d'autres sont lâchement asservis à leurs passions, & rien n'est plus contraire que leur maniere de vivre aux belles maximes dont ils font parade. Est-il au monde rien de plus honteux ! Si un grammairien parle un langage barbare, si un homme qui se donne pour musicien chante d'une maniere ridicule, ils méritent d'autant moins d'indulgence qu'ils pechent contre un art dont ils font profession. Ainsi le philosophe qui peche dans ses mœurs

est d'autant plus méprisable , qu'il se donne pour maître dans l'art de bien vivre , & qu'il abandonne cet art dans toute la conduite de sa vie.

XIV.

PERSONNE n'est libre que le sage. Qu'est-ce en effet que la liberté ? Le pouvoir de vivre conformément à ses desirs. Et quel est l'homme qui vit comme il veut ? N'est-ce pas celui qui suit la justice, qui se plaît à son devoir, qui d'avance s'est imposé des regles pour tout le cours de sa vie ; celui qui ne se soumet pas aux loix par la crainte , mais qui les suit, qui les respecte, parce-qu'il juge que rien n'est plus utile qu'elles ; celui enfin qui ne dit, ne fait, ne pense rien que librement & sans peine ; dont toutes les pen-

sées, toutes les actions partent de lui-même & se rapportent au seul but qu'il s'est prescrit ; sur qui rien n'a plus de force que son propre jugement, sa propre volonté ; à qui la fortune enfin, que l'on croit si puissante, est elle-même obligée de céder ?

XV.

CONDUIT seulement par la sensibilité, l'animal n'est occupé que du présent, & n'a que des idées bien foibles de l'avenir & du passé : mais l'homme, éclairé par la raison qui lui fait connoître les conséquences des choses, voit leurs causes & leurs progrès, & compare les rapports qu'elles ont entre elles. Il unit, il enchaîne le présent à l'avenir, embrasse d'un coup d'œil le cours en-

tier de la vie, & prépare ce qui lui est nécessaire pour en remplir la durée.

XVI.

LA raison de l'homme a pénétré jusqu'au ciel même. Seuls de tous les animaux, nous connoissons le lever des astres, leur coucher & leur cours : c'est l'homme qui a marqué les limites des jours, des mois & des années : les éclipses du soleil & de la lune sont prévues ; on les prédit pour le plus long avenir, on marque leur grandeur, leur temps & leur durée. L'homme doit à ce grand spectacle la connoissance des dieux, d'où naissent la piété, la justice, & toutes les vertus ; elles seules peuvent nous procurer le bonheur de la vie, qui nous rend égaux aux dieux : il ne nous manque,

pour achever la ressemblance, que l'immortalité (1) ; mais en a-t-on besoin pour bien vivre ?

XVII.

PEUT-IL se trouver un homme d'une arrogance assez stupide pour croire qu'il renferme en lui-même une intelligence, & que le ciel & le monde sont privés d'intelligence ; pour croire que ce qui ne peut être compris par la plus sublime raison, n'est conduit par aucune raison ? Mérite-t-il d'être compté parmi les hommes, celui que ne forcent point à la reconnoissance le cours réglé des astres, les vicissitudes des jours

(1) Il ne s'agit ici que de la mort corporelle. Voyez sur l'immortalité de l'ame les maximes CLXXIX & ce.

& des nuits, la différente température des mois, tant de richesses qui naissent pour nous ? Sans doute, si les êtres éclairés par la raison l'emportent sur ceux qui en sont privés ; s'il est absurde d'avancer qu'une seule substance, comme la nôtre, soit supérieure à la nature entière : il faut avouer que la nature est intelligente. Et qui osera nier que cette opinion soit utile ? Peut-on ne pas sentir tous les avantages que l'on doit à la foi des serments, à la religion des traités ? Ignore-t-on combien la crainte de la vengeance céleste arrache de malheureux aux crimes, & combien est sainte la société des citoyens qui ont les dieux eux-mêmes pour témoins & pour juges ?

QUE notre esprit embrasse le ciel, les terres & les mers, tous les objets que lui offre la nature ; qu'il considère d'où ils tirent leur origine, où ils doivent retourner, quand, comment ils pourront finir, ce qu'ils ont de périssable & de mortel, ce qu'ils ont d'éternel & de divin ; qu'il saisisse, en quelque sorte, par la pensée, l'être qui les gouverne & leur impose des loix ; qu'il se contemple lui-même, non pas renfermé dans d'étroites murailles, non pas resserré dans un coin de la terre, mais citoyen d'un monde entier, qui n'est pour lui qu'une ville : du haut de ces sublimes méditations que lui procureront le spectacle & la connoissance de la nature, comme il saura

bien se connoître lui-même ! comme il dédaignera , comme il trouvera viles toutes les futilités auxquelles le vulgaire attache un si grand prix !

XIX.

L'ORACLE d'Apollon nous avertit de nous bien connoître. Croirai-je qu'il nous ordonne de bien connoître notre corps, notre taille, notre physionomie ? Ne sommes-nous donc en effet que des corps ? &, en ce moment où je vous entretiens, est-ce à votre corps que je parle ? Quand donc l'oracle a prononcé, CONNOIS-TOI TOI-MÊME, il a voulu dire, connois ton ame ; car le corps n'est qu'un vase qui contient l'ame, une enveloppe qui la renferme. Tout ce que vous faites, c'est votre ame qui le fait.

XX.

CELUI qui se connoît sentira d'abord qu'il possède en lui-même quelque chose de divin. Il n'aura que des pensées, il ne fera que des actions dignes de ce présent des dieux; & quand il se prendra pour objet de ses propres méditations, quand il se sera scruté tout entier, il comprendra combien la nature lui a prodigué de moyens pour s'élever à la sagesse.

XXI.

IL n'appartient qu'au sage de décider ce qui est sage.

XXII.

CONSIDÉRONS quels puissants remèdes la philosophie nous procure pour les maladies de l'ame; car ces remèdes existent sans doute, &

la nature ne s'est pas montrée assez ennemie du genre humain, pour lui avoir prodigué tant de substances utiles au corps, sans avoir rien fait pour l'ame. Au contraire, elle nous a traités avec d'autant plus de faveur, que les remedes du corps se trouvent au-dehors, & ceux des ames sont renfermés en elles-mêmes. Mais plus est grande, plus est divine leur efficacité, & plus ils doivent être administrés avec attention. C'est la raison qui nous fournira ces remedes; la raison, qui, bien conduite, apperçoit toujours le plus grand bien, & qui, négligée, s'embarrafse de mille erreurs.

X X I I I.

LE temps ou un peu d'eau nettoie les taches du corps : le temps ni les

eaux d'aucun fleuve ne peuvent enlever les taches de l'ame.

XXIV.

SI nous croyons que la pauvreté n'empêche pas les hommes d'être égaux, pourquoi voudrions-nous écarter le pauvre de l'approche des dieux en ordonnant de les honorer à grands frais ? Ignorons-nous qu'il est agréable à la divinité que la voie soit ouverte à tous pour l'appaiser & lui rendre hommage ?

XXV.

SANS gouvernement, une maison, une ville, une nation, le genre humain, la nature, le monde entier, ne peuvent subsister.

XXVI.

CELUI qui commande doit obéir quelquefois, & celui qui obéit avec

H

modestie paroît digne de commander un jour.

● XXVII.

DIRIGER, ordonner ce qui est juste, ce qui est utile, ce qui s'accorde avec les loix, telles sont les fonctions du magistrat : les loix commandent aux magistrats, les magistrats au peuple ; & l'on peut bien dire que le magistrat est une loi parlante, & la loi un magistrat muet.

XXVIII.

RAPPELLEZ à votre mémoire les différentes périodes de la république ; tels ont été les chefs, & tel s'est montré le peuple : toutes les fois qu'ils ont changé de mœurs, on a vu le peuple les imiter.

XXIX.

AINSI ce qui rend plus per-

nicieuse encore la corruption des chefs, c'est que non seulement ils s'abandonnent aux vices, mais qu'ils les répandent dans l'état : ils nuisent parcequ'ils sont corrompus ; ils nuisent plus encore parcequ'ils corrompent, & font plus de mal par leur exemple que par leur dépravation.

X X X.

IL ne faut qu'un petit nombre, un très petit nombre d'hommes élevés aux honneurs pour corriger ou corrompre les mœurs d'un état.

X X X I.

RIEN de plus injuste, quand on forme une accusation, que de s'appesantir sur une longue énumération du mal, & de se taire sur le bien. Vous pourriez aisément, par ce moyen, rendre odieuse la magistrature, en

H ij

rassemblant toutes les fautes des magistrats. Mais sans les abus qu'on se plaît à relever, on n'auroit pas le bien dont on jouit.

XXXII.

IL vaut mieux être opprimé par la force dans une bonne cause, que de se prêter à une mauvaise.

XXXIII.

SOYEZ revêtu de charges publiques, ou ne vous livrez qu'à des fonctions privées; suivez la carrière du barreau, ou renfermez-vous dans le soin de vos affaires domestiques; vivez avec vous seul, ou contractez des engagements avec les autres : aucune partie de votre vie ne peut être exempte de devoirs. L'honneur consiste à les observer, & la honte à les négliger.

XXXIV.

RECHERCHER, sonder la vérité, semble être le propre de l'homme. Sommes-nous libres d'affaires indispensables, de soins embarrassants ? Rien alors n'excite plus vivement nos desirs que de voir, d'entendre, de pénétrer ce que nous ignorons encore : alors nous regardons comme nécessaire à notre bonheur la connoissance des merveilles dont la nature semble nous avoir fait un secret. Et, sans doute, rien n'est plus convenable à l'homme que le vrai dans toute sa pureté, dans toute sa simplicité.

XXXV.

AINSI nous nous sentons entraîner par une sorte de passion de savoir & de connoître. Rien ne nous

semble plus beau que d'exceller par nos connoissances ; se méprendre , tomber dans l'erreur , ignorer , se laisser tromper , est une honte.

X X X V I.

MAIS , dans cette inclination si honnête & si naturelle à la fois , il est deux vices à éviter. Le premier est de nous persuader que nous connoissons ce que nous ignorons en effet , & de donner , par un empressément téméraire , notre consentement à l'erreur. Celui qui veut éviter ce défaut (eh ! qui ne doit pas chercher à le fuir ?) donnera tout le temps & tous les soins nécessaires à l'examen des choses qu'il s'est proposé de connoître. L'autre vice est de s'appliquer avec trop de confiance & d'attention à des sujets dif-

ficiles, obscurs, & en même temps inutiles.

XXXVII.

ON craint de se faire des ennemis, on redoute le travail, on veut éviter la dépense, on se laisse aller à la négligence, à la paresse, à l'inertie, on ne peut s'arracher à des études dont on est agréablement occupé. Eh ! voilà donc sur quels prétextes frivoles on abandonne des malheureux qu'on est obligé de secourir & de défendre !

XXXVIII.

IL est deux manières de combattre ; l'une par des raisons ; & l'autre par la force : la première convient aux hommes, la seconde aux animaux ; & l'on ne doit jamais recourir à celle-ci tant qu'on peut

espérer quelque succès de la première. Jamais il n'est permis de faire la guerre, que pour vivre en paix sans craindre les attaques de l'iniquité.

XXXIX.

NE satisfaire qu'à la lettre du serment, c'est l'éluder, & non pas le remplir. Délié des mots, on peut encore être lié par les choses. Quand il s'agit d'acquitter votre promesse, examinez ce que vous avez pensé, & non ce que vous avez dit.

XL.

ON peut être injuste par la force; on peut l'être aussi par la ruse. La ruse est le propre du renard; la force, du lion: l'une & l'autre est indigne de l'homme; mais la ruse est sur-tout odieuse. Est-il en effet un

plus cruel attentat contre la justice, que de vouloir paroître honnête homme au moment même où l'on ne pense qu'à tromper ?

XLI.

RIEN n'est plus conforme à la nature de l'homme que la bienfaisance ; mais elle doit connoître des loix. Prenons garde si nos bienfaits ne nuisent point aux autres & ne tournent pas contre ceux mêmes qui en sont l'objet ; si notre libéralité ne l'emporte pas sur nos moyens ; & si nos présents répondent au mérite de ceux qui les reçoivent : car c'est le fondement de la justice, à laquelle toutes nos actions doivent être subordonnées.

XLII.

IL n'est pas rare de trouver des

hommes qui, follement amoureux de l'éclat & de la gloire, arrachent aux uns pour donner aux autres. Qu'ils enrichissent leurs amis, il suffit ; ils s'embarassent peu des moyens qu'ils emploient, & se figurent qu'ils passeront pour généreux. Rien n'est plus contraire au devoir, qu'une telle conduite.

X L I I I.

PLAÇONS nos bienfaits sur ceux qui en ont le plus grand besoin. C'est à quoi l'on manque souvent : on s'empresse sur-tout d'obliger ceux dont on espère le plus, & qui n'ont besoin de rien.

X L I V.

IL est deux sortes d'hommes qui tirent de leurs dépenses un éclat différent : les uns ne sont que pro-

digues, les autres méritent le titre de généreux. Les premiers dissipent leurs richesses à donner des festins, des combats de gladiateurs, des chasses & des jeux. Que restera-t-il de tant de profusions ? un souvenir passager, si même elles ne tombent pas à l'instant dans l'oubli. Les hommes vraiment généreux consacrent leur fortune à racheter des malheureux réduits en captivité par des pirates, à payer les dettes, à marier les filles de leurs amis peu fortunés, à leur fournir des secours pour établir ou pour augmenter leur bien-être.

X L V.

B I E N des gens sont fort éloignés d'être naturellement généreux; mais, conduits par la vaine gloire,

ils font tout ce qu'ils peuvent pour le paroître : c'est par ostentation , c'est en quelque sorte en dépit d'eux-mêmes qu'ils répandent des largesses. Cette fausseté tient bien plus à une vanité puérile qu'à des sentiments honnêtes & vertueux.

XLVI.

PUISQU'IL ne nous est pas accordé de vivre avec des hommes parfaits ni d'une sagesse consommée, & que c'est beaucoup de trouver, dans la société ordinaire, quelque foible image de la vertu ; gardons-nous de négliger les personnes en qui l'on remarque des qualités louables : mais cultivons sur-tout ces caractères heureux, ces âmes privilégiées & brillantes des vertus qui font le charme de la vie. Ces ver-

tus sont la modestie & la modération, qui, plus que toute autre, forment le caractère de l'homme honnête.

XLVII.

QUOIQUE toute vertu nous appelle, nous attire, & nous fasse aimer ceux qui la possèdent, aucune n'exerce plus puissamment cet empire que la justice & la libéralité. Mais rien n'est plus aimable, rien ne lie plus étroitement les hommes entre eux, que le rapport d'inclinations & de mœurs entre les gens de bien.

XLVIII.

CET élan de l'ame, ce courage qui se fait remarquer dans les travaux & dans les dangers, n'est qu'une qualité vicieuse, s'il n'est pas guidé

par la justice; s'il combat, non pour le salut commun, mais pour ses propres intérêts. Cē n'est plus alors une vertu, ce n'est qu'une ardeur féroce qui outrage l'humanité.

X L I X.

EVITONS la folie de nous précipiter sans raison dans les dangers. Imitons la conduite des sages médecins : ils n'opposent aux maux légers que les plus doux remèdes ; mais ils sont obligés de combattre les grandes maladies par des remèdes quelquefois dangereux , & dont l'effet n'est pas toujours assuré. Dans le calme, c'est une démente de provoquer la tempête; mais, quand elle est arrivée, l'habile pilote emploie toutes les ressources de l'art pour la combattre.

L.

IL est un courage dont l'exercice se renferme dans les affaires intérieures, & qui ne le cede pas à la valeur guerrière; il exige même plus de travail & plus de soins.

L I. ●

CEUX qui consultent les intérêts d'une partie des citoyens & qui négligent l'autre, introduisent dans l'état les plus dangereux de tous les maux, la discorde & la sédition.

L I I.

PRENEZ garde que la peine ne soit plus grande que la faute, & que, pour le même délit, les uns soient punis, & les autres ne soient pas même appelés en justice.

L I I I.

SUR-TOUT il faut, en punissant,

I ij

Se bien garantir de la colere. Si votre cœur est irrité, comment, lorsqu'il faudra prononcer la peine du coupable, tiendrez-vous ce juste milieu qui sépare l'excessive sévérité de l'excessive clémence ? Par-tout la colere doit être bannie. Heureux ceux qui gouvernent l'état, s'ils étoient semblables aux loix, que l'équité seule, & jamais la colere, n'arme contre le crime !

LIV.

TÉMOIGNEZ des égards & même de la déférence non seulement aux hommes les plus vertueux, mais à tous ceux avec qui vous vous trouvez. Ne se pas mettre en peine de ce que les autres pensent de nous, ce n'est pas seulement arrogance, c'est oubli de toute pudeur.

L V.

QUE la négligence & la témérité soient également bannies de toutes nos actions ; ne faisons rien dont nous ne puissions rendre une raison satisfaisante. En établissant ces deux principes, j'ai presque donné la définition de nos devoirs.

L V I.

IMPOSONS à nos desirs de se soumettre à la raison ; ne leur permettons ni de s'élancer devant elle , ni de l'abandonner par paresse & par lâcheté ; qu'ils soient toujours tranquilles , & que jamais ils ne portent le trouble dans notre ame : c'est de là que résultent la constance & la modération.

L V I I.

LA nature ne nous a pas formés

pour n'être occupés que de jeux & de bagatelles ; elle nous a plutôt destinés à une sorte de sévérité & à des occupations graves & importantes. S'il est quelquefois permis de se livrer aux jeux & aux amusements , c'est comme on s'abandonne au repos & au sommeil , après avoir satisfait aux affaires sérieuses.

LVIII.

LA bienséance consiste à ne rien faire en dépit de la nature. Sans doute rien n'est plus beau que le parfait accord de tous les instants de notre vie, que l'harmonie de toutes nos actions entre elles ; mais vous ne parviendrez jamais à conserver cet heureux accord, si, négligeant votre naturel, vous voulez imiter celui des autres.

IL est des qualités qui nous sont propres ; & , pourvu qu'elles ne soient pas vicieuses , il faut nous appliquer à les ménager : c'est ainsi que nous conserverons la bienséance. Gardons-nous bien de contrarier ce que la nature exige de tous les hommes ; sachons la respecter , mais conservons d'ailleurs notre caractère. Nous pourrions bien remarquer dans les autres des qualités supérieures à celles que nous possédons : mais sachons borner nos efforts aux objets qui nous conviennent & que notre naturel nous prescrit. Nous voudrions en vain combattre la nature ; en vain nous entreprendrions de poursuivre ce qu'il nous est impossible d'atteindre.

LX.

QUE chacun examine donc les qualités qui lui sont propres, & qu'il s'applique à les régler ; qu'il ne s'avise pas d'essayer si les qualités des autres ne lui feroient pas mieux que les siennes. Rien ne sied mieux à personne que ce qui lui appartient.

LXI.

ÉTUDIONS notre génie, soyons des juges sévères de nos bonnes qualités & de nos défauts. Ne souffrons pas que les comédiens montrent plus de prudence que nous : ils ne choisissent pas toujours les plus beaux rôles ; mais ceux qui conviennent le mieux à leurs facultés. Appliquons-nous donc sur-tout aux parties auxquelles nous sommes le plus propres : & si la nécessité nous

oblige d'embrasser des emplois qui répondent moins à nos talents naturels, donnons tous nos soins, appliquons toute notre intelligence, réunissons toute notre industrie, pour les remplir, sinon avec éclat, au moins sans reproche.

L X I I.

DANS notre repos, dans notre démarche, lorsque nous sommes assis ou étendus sur des lits de table (1), que notre visage, nos regards, les mouvements de nos mains, soient toujours réglés sur la décence. Il est en cela deux défauts que nous devons éviter : que rien ne soit en nous efféminé, ne tienne à la mol-

(1) Les Romains mangeoient sur des espèces de lits de repos.

leſſe; qu'en nous, rien ne ſoit rude ni groſſier.

L X I I I.

C' E S T le devoir d'un magiſtrat de ſe ſouvenir qu'il repréſente l'é-tat, qu'il eſt chargé d'en ſouvenir la gloire & la dignité, de maintenir les loix, de diſtribuer la juſtice, & de conſerver les droits du citoyen, qui lui ſont confiés.

L X I V.

L'HOMME privé doit vivre comme égal avec ſes concitoyens, ſans baſſeſſe, ſans abjection, ſans hauteur; ne rien vouloir que d'honnête, & contribuer, par ſa conduite, à maintenir le repos de la ſociété.

L X V.

N E nous emparons pas excluſivement de la converſation comme

d'un bien qui nous appartienne en propre : il faut , dans l'entretien , comme en toute autre chose , laisser aux autres leur part.

L X V I.

OBSERVEZ le sujet de la conversation : les choses sérieuses exigent de la gravité ; les matieres enjouées , de l'agrément. Évitez sur-tout de donner par vos discours une mauvaise idée de votre caractère : c'est ce qui ne manquera pas d'arriver , si vous cherchez l'occasion de détruire les absents , de les couvrir de ridicules , de les juger avec dureté , de les déchirer par la médisance , de les couvrir d'opprobre.

L X V I I.

AYEZ grand soin de marquer une sorte d'amour & de respect à

108 PENSÉES MORALES
ceux avec qui vous conversez.

LXVIII.

DANS les contestations que nous pourrons avoir avec nos plus grands ennemis, lors même qu'ils s'oublieront jusqu'à nous accabler d'injures atroces, faisons un effort sur nous-mêmes, gardons notre sang-froid, réprimons les accès de la colere. Si nous nous laissons une fois troubler, nous ne saurons plus observer de mesures, & nous finirons par voir s'élever contre nous tous ceux qui pourront nous entendre.

LXIX.

LA dignité d'un homme en place peut recevoir encore quelque nouvel éclat par la beauté de sa maison : mais ce n'est pas dans l'architecture de sa maison qu'il doit chercher

toute sa dignité. Il faut que le maître fasse honneur à son habitation, & non pas que l'habitation fasse tout le mérite du maître.

L X X.

CEUX qui ont consacré leur vie à l'étude, & qui en ont employé tous les instants à s'enrichir de nouvelles connoissances, ne peuvent être accusés d'avoir abandonné l'utilité commune. La patrie leur doit au contraire de grands avantages : les lumieres qu'ils ont communiquées ont éclairé leurs concitoyens, les ont rendus meilleurs & plus propres à servir l'état.

L X X I.

C'EST peu que les savants instruisent pendant leur vie ceux qui se plaisent à profiter de leurs leçons :

K

les ouvrages qu'ils laissent après eux ne rendent pas à la postérité moins de services qu'eux-mêmes n'en ont rendu à leurs contemporains.

LXXII.

ON s'est insensiblement écarté de la vérité : on en est venu jusqu'à séparer l'honnête de l'utile, jusqu'à supposer qu'il y a quelque chose d'honnête qui n'est pas utile, & quelque chose d'utile qui n'est pas honnête. Jamais l'homme ne pourra concevoir une opinion plus fautive à la fois & plus pernicieuse, plus funeste aux bonnes mœurs.

LXXIII.

IL faut absolument que ceux qui cherchent à donner de la crainte, redoutent eux-mêmes ceux à qui ils en veulent inspirer.

LE meilleur moyen de conserver les avantages dont nous jouissons, c'est de nous faire aimer ; le pire est de nous faire craindre. C'est une mauvaise escorte que la terreur ; elle défendra bien mal notre vie : mais la bienveillance est toujours une garde fidele.

DANS quelle agitation penserons-nous que vivoit Alexandre, le tyran de Phere ? Il aimoit tendrement sa femme Thébé : cependant il n'entroît jamais chez elle qu'il ne fit marcher devant lui, l'épée nue à la main, un soldat de Thrace marqué au front suivant l'usage de ces barbares. Il envoyoit des gardes visiter les coffres, craignant qu'un poignard

112 PENSÉES MORALES

ne fût caché parmi les hardes de sa femme. Le malheureux ! il en étoit réduit à croire un barbare plus fidele que son épouse !

LXXVI.

VOULEZ-VOUS mériter de la confiance ? joignez la justice à l'habileté. La justice sans prudence aura seule encore beaucoup de force ; la prudence sans justice n'est bonne à rien.

LXXVII.

SI tel est le pouvoir de la justice que les brigands eux-mêmes ne puissent sans elle augmenter leurs richesses , ni se maintenir ; quelle pensez-vous que sera sa puissance , quand elle dictera les loix , quand elle prononcera les jugemens dans un état bien constitué ?

LXXVIII.

CROIRE que, par la fourberie, par une vaine ostentation, par une physionomie composée, par le mensonge, on puisse acquérir une gloire solide, c'est être bien loin de la vérité. La vraie gloire jette de profondes racines, croît & se propage : tout ce qui est faux se flétrit & tombe, comme une fleur qui ne brille qu'un jour : rien de contrefait ne peut avoir une longue durée.

LXXIX.

DONNONS avec noblesse, retirons sans dureté ce qu'on peut nous devoir. S'agit-il d'acheter, de vendre, de louer, d'établir les limites de nos possessions, d'en régler les bornes avec nos voisins, dans toutes nos affaires enfin montrons-nous

justes & faciles. Evitons les procès autant qu'on peut raisonnablement le faire : j'oserois même dire , un peu plus qu'on ne le peut raisonnablement ; car ce n'est pas seulement une générosité , c'est souvent un grand avantage de relâcher quelque chose de ses droits.

L X X X.

LES sociétés humaines ont été principalement établies pour assurer à chacun la conservation de ses propriétés. Je sais bien que la nature elle-même portoit les hommes à se réunir ; mais ce fut sur-tout pour mettre leurs biens en sûreté qu'ils se renfermerent dans les murailles des villes. S'il est donc indispensable de porter quelque atteinte à la propriété par des levées de tri-

buts , qu'on fasse du moins comprendre à tous les citoyens qu'on a pour but leur propre conservation , & qu'ils doivent se soumettre à la nécessité.

L X X X I.

PUBLIUS SCIPION, celui qui mérita le premier le surnom d'Africain , disoit souvent qu'il n'étoit jamais moins sans affaires que lorsqu'il n'avoit rien à faire , & que jamais il n'étoit moins seul que dans la solitude : parole remarquable & bien digne d'un aussi grand homme & d'un esprit aussi sage ! Il méditoit , dans le sein du repos , les plus grandes affaires ; & , dans la solitude , il s'entretenoit avec lui-même. Ainsi jamais son ame ne tomboit dans l'inaction , & , pour être occu-

pé, il n'avoit besoin de l'entretien de personne. Le repos & la solitude, qui jettent dans la langueur les esprits ordinaires, ne faisoient que donner à son génie un nouvel essor.

LXXXII.

NON seulement entre les maux qu'on ne peut éviter il faut tâcher de choisir les plus supportables, mais il faut chercher encore si l'on ne pourroit pas en tirer quelque avantage.

LXXXIII.

COMME, si chaque membre croyoit pouvoir ajouter à sa vigueur en tirant à lui toute la force du membre voisin, il faudroit bientôt que le corps entier languît & mourût ; de même, si chacun de

nous cherchoit à réunir sur lui seul tous les avantages de la société, & à enlever aux autres tout ce qu'il pourroit leur ravir, il seroit impossible que la société ne fût pas bientôt détruite entre les hommes.

L X X X I V.

LA nature elle-même nous permet d'aimer mieux acquérir pour nous-mêmes que pour les autres ce qui est nécessaire aux usages de la vie : mais elle ne souffre pas que nous augmentions de la dépouille des autres nos facultés, nos biens, nos ressources.

L X X X V.

CHACUN doit se proposer pour règle de sa conduite, que sa propre utilité soit en même temps celle de tous.

LXXXVI.

S'IL est vrai que la nature elle-même prescrive à l'homme d'être utile à son semblable, par la seule raison qu'il est homme, elle veut donc aussi que tous les intérêts particuliers se réunissent pour l'intérêt commun.

LXXXVII.

LE sage, près d'être consumé par la faim, ne pourra-t-il pas arracher la subsistance à quelque misérable qui n'est bon à rien? Non, sans doute; car il est moins utile de vivre, que d'être bien persuadé qu'on ne doit faire à personne aucun tort pour son propre intérêt.

LXXXVIII.

PRESCRIRE un respect religieux pour les droits des citoyens, & pré-

tendre en même temps qu'on ne doit aucun égard à ceux des étrangers, c'est dissoudre cette union sacrée qui lie tous les hommes entre eux; c'est détruire à la fois la bienfaisance, l'humanité, la bonté, la justice; c'est enfin se montrer impie envers les dieux eux-mêmes. Peut-on en effet, sans impiété, renverser la société humaine fondée par leur sagesse? Et quel est le lien le plus étroit de cette société? C'est la ferme persuasion que l'homme ne doit rien enlever à l'homme pour son propre avantage; qu'il n'est pas de plus sanglant outrage qu'on puisse faire à la nature; & qu'il vaut mieux supporter les disgrâces de la fortune, les maladies du corps, les maux de l'esprit, tout ce qui peut enfin nous

arriver de funeste, que d'attenter à la justice : car elle seule est la maîtresse du monde , & la reine de routes les vertus.

LXXXIX.

NOUS pourrions en vain tromper les regards des hommes & même des dieux , il ne nous seroit pas encore permis de nous livrer à l'avarice , à la débauche , à l'incontinence , à l'iniquité. C'est ce que nous devons reconnoître , si nous avons fait les moindres progrès dans la philosophie.

Platon raconte à ce sujet l'aventure de Gygès , berger du roi de Lydie. Des pluies avoient fait à la terre une profonde ouverture ; Gygès y descendit , & apperçut , dit la fable , un cheval d'airain dont les

flancs s'ouvroient par des especes de portes. Il trouve, dans le corps de l'animal, un cadavre d'une grandeur extraordinaire, qui avoit au doigt un anneau d'or. Il enleve l'anneau, le met, & se rend auprès des autres bergers. Quand il tournoit en-dessous le chaton de la bague, il n'étoit vu de personne & voyoit tout le monde ; il redevenoit visible quand il remettoit la pierre en dehors. Il mit à profit la vertu de cet anneau, déshonora la reine, tua le roi son maître avec le secours de cette princesse, & se défit de tous ceux qui pouvoient mettre obstacle à ses desseins. C'est ainsi que, grâce à son anneau, multipliant les crimes sans craindre l'œil des témoins, il devint bientôt roi de Lydie.

L

Mais supposons qu'un sage devînt le possesseur de cette bague merveilleuse, il ne se croiroit pas plus permis qu'auparavant de mal faire; car ce n'est pas le secret, mais l'honnêteté, que cherchent les gens de bien.

X C.

CE qui est honteux ne peut jamais être utile, quand il nous feroit même acquérir ce que nous appellons de grands avantages: car c'est déjà le malheur le plus déplorable que de regarder comme utile ce qui est malhonnête.

X C I.

LE meilleur héritage qu'un pere puisse laisser à ses enfants, héritage préférable aux plus riches patrimoines, c'est la gloire de ses vertus &c

de ses belles actions. Imprimer une tache à la gloire de ses ancêtres, c'est un crime, c'est une impiété.

XCII.

PRÉTENDRE qu'on n'est pas obligé de tenir la parole donnée à l'homme infidèle & perfide, c'est chercher une fautive & coupable excuse au parjure.

XCIII.

C'EST le devoir de la jeunesse de respecter les hommes avancés en âge, de choisir entre eux ceux à qui leur sagesse a mérité la meilleure réputation, & de se conduire par leurs conseils & leur autorité : car la jeunesse doit être éclairée & conduite par la prudence des vieillards. Il faut sur-tout l'éloigner des plaisirs licencieux, & former son corps

& son esprit au travail & à la patience, afin de lui préparer toute la vigueur nécessaire aux travaux de la guerre & de la paix.

XCIV.

LA plus douce, la plus solide des unions est celle que forment des hommes honnêtes, également liés par la conformité de leurs *vertus* & par les nœuds de l'amitié : car la vertu nous attire par un charme puissant, & nous porte à chérir ceux qui paroissent l'aimer. Est-il rien de plus touchant, rien de plus intéressant que l'heureux accord des bonnes mœurs ? Des amis qu'ont rapprochés les mêmes inclinations, les mêmes goûts, se chérissent mutuellement autant qu'ils s'aiment eux-mêmes.

C'est encore un bien puissant lien que celui des bienfaits accordés, reçus, avec une égale pureté de cœur.

Mais quel amour est comparable à celui que nous inspire la patrie ? Nous aimons les auteurs de nos jours, nous chérissons nos parents, nos enfans, nos amis : mais ces différens/amours, la patrie les embrasse tous ; & quel bon citoyen refuseroit de mourir pour elle, si, par sa mort, il pouvoit la servir ?

X C V.

C E U X qui n'ont en eux-mêmes aucune ressource pour charmer le cours de leur vie, trouveront que tous les âges sont un fardeau pesant à soutenir : mais si l'on ne cherche sa félicité que dans son propre cœur,

L iij

on saura trouver des douceurs en tout ce que la nature & la nécessité nous imposent.

XCVI.

Tous souhaitent de parvenir à la vieillesse, tous l'accusent quand ils y sont parvenus : tant est grande notre inconstance, la légèreté de nos vœux & notre perversité ! Mais, disent-ils, elle est venue plutôt que nous ne pensions. Eh ! qui vous obligeoit à penser faux ? A-t-elle donc succédé plutôt à l'adolescence que l'adolescence aux premières années de la vie ? La trouveroient-ils moins pesante si elle s'étoit fait attendre huit siècles, que lorsqu'elle vient à quatre-vingts ans ? Croyez-moi, la plus longue durée d'un âge écoulé ne pourroit adoucir les

chagrins d'une folle vieilleſſe.

XCVII.

LES vieillards doux, modérés ; & d'une humeur facile, jouiſſent d'une vieilleſſe ſupportable : l'humeur difficile & chagrine rend déſagréable à tout âge.

XCVIII.

JOINTE à la grande miſere, la vieilleſſe n'a pas de douceurs même pour le ſage : unie à la plus grande fortune, elle eſt encore fâcheuſe pour l'inſenſé.

XCIX.

GORGIAS, maître d'Iſocrate ; vécut cent ſept ans, & ne ceſſa jamais de ſ'appliquer à l'étude. On lui demandoit un jour ſ'il avoit du plaifir à vivre ſi long-temps. Je n'ai pas, dit-il, à me plaindre de la vieilleſſe.

C.

LES insensés rejettent sur la vieillesse leurs fautes & leurs vices.

C I.

DIRA-T-ON que la vieillesse nous rend incapables des affaires ? Desquelles ? de celles qui conviennent à la jeunesse, & qui exigent des forces. Mais n'est-il donc rien dont un vieillard soit capable, rien qu'on puisse faire avec un esprit sain & un corps affoibli ?

C I I.

LE grand âge nuit à la mémoire : mais je n'ai jamais entendu dire qu'un vieillard ait oublié l'endroit où il a caché son trésor ; il se ressouvient à merveille de tout ce qui l'intéresse ; il sait fort bien à qui il a affermé ses terres, quels sont

ses créanciers & sur-tout ses débiteurs.

CIII.

LES respects, l'amour de la jeunesse font le charme de l'âge avancé. Comme les sages vieillards se plaisent à la conversation des jeunes gens qui montrent un heureux caractère, de même la jeunesse honnête aime à recevoir les leçons des vieillards, & à se laisser guider par eux dans l'étude de la vertu.

CIV.

JE ne desirer pas plus aujourd'hui les forces de la jeunesse, que je ne desirois autrefois celles de l'éléphant. Il faut mettre en usage ce qui nous est accordé, & ne rien entreprendre qui surpasse nos forces.

C V.

J E n'approuve pas cet ancien proverbe qui nous engage à devenir vieux de bonne heure , si nous voulons l'être long-temps : j'aime mieux être moins long-temps vieux, que de l'être avant de le devenir.

C V I.

I L est un grand nombre de vieillards si foibles , qu'incapables de tout, ils ont à peine la force de vivre : mais ce n'est point un défaut propre à la vieillesse ; c'est un vice de santé commun à tous les âges. Est-il bien étonnant que des vieillards soient foibles, lorsque tant de jeunes gens le sont aussi ? .

C V I I.

L E corps s'appesantit par les exercices violents & par la fatigue exces-

five : l'esprit devient plus actif & plus léger par l'exercice.

CVIII.

J'AIME à voir, dans un jeune homme, quelques bonnes qualités de la vieillesse ; & quelques bonnes qualités de la jeunesse dans un vieillard.

CIX.

LA vieillesse est plus foiblement chatouillée par la volupté : mais elle n'en a pas même le desir. Ecartez le desir, aucune privation n'est douloureuse.

CX.

LE dérèglement des mœurs, hon-teux à tout âge, devient sur-tout odieux dans la vieillesse : mais si l'impudicité s'y joint, c'est un double malheur ; car la vieillesse se

couvre d'opprobre, & la jeunesse vicieuse reçoit un encouragement à son impudence.

C X I.

CE qui inquiete, ce qui tourmente sur-tout l'âge avancé, c'est l'approche de la mort : car enfin elle ne peut être alors fort éloignée. O misérable vieillard, qui n'as pu apprendre dans le cours d'une si longue vie à mépriser la mort !

C X I I.

MAIS quel est même le jeune homme assez insensé pour oser se répondre qu'il vivra jusqu'au soir ? Les causes de la mort sont en bien plus grand nombre à son âge que sur le déclin de la vie ; on tombe plus aisément malade, les maladies sont plus graves & plus difficiles à

guérir. Aussi combien peu parviennent à la vieillesse !

CXIII.

LA perte de nos forces est bien plus souvent causée par les vices de la jeunesse que par les ravages des années. C'est la jeunesse intempérante & licencieuse qui livre à la vieillesse un corps usé.

CXIV.

RIEN ne me semble long dès que j'en prévois le terme. Quand une fois ce terme est venu, tout ce qui a pu le précéder est écoulé. Que vous en reste-t-il ? ce que vous avez acquis par vos bonnes actions & vos vertus. Les heures, les jours, les mois, les années, tout fuit : le temps passé ne revient plus, & l'on ne peut savoir ce qui doit suivre.

M

DES raisonneurs qui se perdent dans de vaines subtilités, soutiennent que nul n'est honnête que le sage. Je suis de leur avis. Mais si l'on écoute la définition qu'ils donnent de la sagesse, jamais encore elle ne fut accordée à aucun mortel. Pour nous, sachons nous contenter des vertus d'usage, nécessaires dans la vie commune, sans rechercher une perfection qu'on peut tout au plus désirer, & qui n'existe que dans des fables.

FERMES & constants dans leurs principes, d'une fidélité éprouvée, d'une intégrité sans reproche, d'une sévère équité, incapables de se livrer à leurs passions, à une audace

effrénée, à la cupidité ; tels sont les hommes qui ont toujours passé pour honnêtes , & nous ne croyons pas devoir leur refuser ce titre. Ils ont , autant qu'il est permis à notre foiblesse, choisi la nature pour guide : eh ! qui pourroit mieux qu'elle diriger notre conduite ?

C X V I I.

J E ne me repentirai pas d'avoir vécu, si j'ai vécu de manière à me rendre témoignage que je ne suis pas né en vain.

C X V I I I.

C' E S T bien justement qu'on a placé le souverain bien dans la vertu. La vertu fait naître l'amitié, qui ne peut subsister sans elle.

C X I X.

E S T - I L rien de plus doux que

M ij

d'avoir un ami avec lequel on puisse converser comme avec soi-même ? Combien notre bonheur ne perdrait-il pas de ses charmes , si personne ne daignoit s'en réjouir avec nous ! Que nos malheurs seroient durs à supporter , sans un ami qui les ressentît encore plus vivement que nous-mêmes ! Les divers objets de nos desirs ont leurs avantages particuliers : on peut faire un bon usage des richesses , la puissance nous attire des honneurs & du respect , la volupté procure des jouissances , la santé laisse à nos facultés corporelles toute leur activité , & nous soustrait aux atteintes de la douleur. Mais combien d'avantages divers réunit l'amitié ! de quelque côté que vous vous tourniez , elle

est prête ; elle n'est exclue d'aucun lieu ; jamais elle n'importune , jamais elle ne vient à contre-temps ; elle prête un nouvel éclat à la prospérité , & l'adversité qu'elle partage perd beaucoup de son amertume.

C X X.

SI vous ôtez de la vie le lien de la bienveillance , les maisons ne pourront subsister , les villes seront renversées , les champs resteront sans culture.

C X X I.

RIEN de plus aimable que la vertu , rien qui gagne plus sûrement les cœurs : nous aimons des hommes que nous n'avons jamais vus , sur le seul récit de leurs belles actions.

C X X I I.

LA première loi de l'amitié veut

M iij

que nous ne demandions que des choses honnêtes à nos amis, que nous ne fassions pour eux que des choses honnêtes. N'attendons pas qu'ils nous prient. Que notre zèle soit toujours prêt à les servir; que notre cœur les prévienne. Aimons à les éclairer de nos conseils, & donnons-les avec liberté. Mais que les sages avis d'un ami prudent aient une juste autorité. Reprenons nos amis sans détour, &, s'il le faut, reprenons-les avec force; mais qu'ils sachent obéir eux-mêmes à de justes réprimandes.

C X X I I I.

PEUT-ON jamais aimer celui que l'on craint? Peut-on jamais aimer celui de qui l'on croit être redouté? Ceux qui répandent autour d'eux

la terreur, peuvent bien recevoir quelque temps les hommages d'une feinte amitié : mais qu'ils tombent, ce qui arrive presque toujours, & l'on reconnoîtra combien ils étoient pauvres en amis.

CXXIV.

TARQUIN, dans son exil, déclara qu'il n'avoit distingué les vrais amis de ses courtisans perfides, que depuis qu'il ne pouvoit plus obliger personne.

CXXV.

NON seulement la fortune est aveugle, mais elle rend aveugles ceux qu'elle caresse.

CXXVI.

QU'ILS sont insensés ces hommes riches & puissants ! Ils rassemblent des trésors, des chevaux, des

esclaves, de riches habits, des vases précieux : & ils négligent d'acquérir des amis, le plus beau, le plus utile des trésors ! Mais encore pour qui les voyons-nous entasser tant de richesses ? pour qui les voyons-nous se donner tant de peines ? Pour un homme plus puissant qu'eux, dont tout cela va peut-être devenir la proie. Mais la possession d'un ami tendre & fidele reste à celui qui l'a méritée.

CXXVII.

METTONS tant de soins dans le choix d'un ami, que nous ne commençons jamais à aimer celui que nous pourrions haïr un jour.

CXXVIII.

CRAIGNEZ de vous livrer à de folles impétuosités de tendresse ; il

est de la prudence d'éprouver ses amis. Quelques uns , pour le plus foible intérêt, mettront à découvert toute leur légèreté ; d'autres savent résister à de médiocres avantages ; mais vous les verrez se trahir dès qu'ils se trouveront bien payés de leur perfidie : on en trouvera qui croiroient honteux de préférer l'argent à l'amitié ; mais en rencontrerez-vous qui ne la sacrifient pas aux honneurs , aux magistratures , au commandement , à la grandeur , au pouvoir ? Où trouver celui qui préférera la gloire de son ami à sa propre gloire ? Où est-il du moins cet homme qui partagera sans peine le sort d'un ami malheureux ?

C X X I X.

UN caractère liant & facile , une

conversation douce, sont les premiers assaisonnements de l'amitié. L'humeur triste & sévère a bien quelque gravité : mais l'amitié veut plus d'aisance & de liberté, de douceur & d'indulgence.

C X X X.

LA plupart des hommes ne connoissent rien de bon au monde que ce qui peut leur rapporter du profit. Ils choisissent des amis comme nous ferions des bestiaux, & préfèrent ceux dont ils comptent tirer le meilleur parti.

C X X X I.

DÉSESPÉRONS de celui dont les oreilles sont fermées à la vérité, & qui ne peut l'entendre même de la bouche d'un ami. Souvent, dit très bien Caton, l'aigreur de la haine

nous sert mieux que la douceur apparente de l'amitié. Notre ennemi nous dit toujours la vérité ; l'ami trop complaisant ne nous la dit jamais.

C X X X I I.

IL faut n'avoir aucune idée des procédés honnêtes, pour se croire permis de montrer en public & de lire à haute voix les lettres d'un ami dans lesquelles il se trouve des traits capables de lui nuire. Ne pas respecter les entretiens des amis absents, c'est rompre la société même.

C X X X I I I.

IL est triste de mourir avant le temps : vain propos de bonne femme ! Avant quel temps ? avant celui que prescrit la nature ? Mais elle nous a prêté la vie sans fixer de

terme pour la reprendre. Quel sujet avez-vous de vous plaindre, si elle vous la redemande quand il lui plaît ? Ce n'est qu'à cette condition que vous l'avez reçue.

CXXIV.

UN enfant meurt, on croit devoir s'en consoler : il meurt au berceau, on ne pense pas même à se plaindre. Mais vous voyez bien que la nature lui redemande plus rigoureusement qu'aux autres ce qu'elle lui avoit prêté. Il n'avoit pas encore, dira-t-on, goûté le plaisir de vivre ; & , quand on a commencé à jouir de la vie, on a déjà formé de grandes espérances. Mais , en toute autre occasion, on aime mieux obtenir quelque chose que de se voir tout refuser : pourquoi n'en est-il pas de

même de la vie ? Callimaque a fait une réflexion bien sage : Le vieux Priam , dit-il , a versé bien plus de larmes que le jeune Troïle.

C X X X V.

N E regardons comme un mal rien de ce qu'ont déterminé les dieux & la nature. Nous n'avons pas été créés par un aveugle hasard : il est sans doute une puissance qui veille sur le genre humain ; & elle ne l'auroit pas formé , elle ne l'auroit pas conservé pour le faire tomber , après un long cours de misères , dans le mal éternel de la mort. Regardons plutôt la mort comme un asyle qui nous attend , comme un port asuré : eh ! puissions-nous y être portés à pleines voiles ! Mais si notre course est ralentie par les

vents contraires, il faudra bien du moins y aborder un peu plus tard ; & ce que la nature impose à tous également, le puis-je regarder comme un malheur ?

CXXXVI.

COMPARONS à l'éternité la plus longue vie de l'homme : elle nous paroîtra presque aussi courte que celle de ces insectes qui ne vivent qu'un jour !

CXXXVII.

LA mort devient facile à supporter quand on peut se consoler, en ses derniers instants, par le souvenir d'une belle vie.

CXXXVIII.

IL n'est pas permis à l'homme de quitter la vie sans l'ordre de celui dont il l'a reçue : ce seroit abandon-

ner le poste qui lui a été assigné par Dieu même.

C X X X I X.

J E recommande l'étude des lettres. Mais, direz-vous, ces grands hommes dont la postérité célèbre les belles actions, avoient-ils ces hautes connoissances dont vous faites tant d'éloges ? Il seroit difficile de l'assurer de tous ; mais je ne me sens pas embarrassé de répondre. J'ai connu bien des hommes d'un rare mérite, d'une vertu éminente, qui, sans instruction, & par la seule impulsion d'un naturel heureux & en quelque sorte divin, se sont distingués par leur sagesse & la pureté de leurs mœurs. J'ajouterai même que le naturel, sans instruction, conduit bien plus sûrement à la gloire & à

la vertu , que l'instruction qui n'est pas secondée par les dons de la nature : mais je soutiens qu'une bonne éducation jointe à des penchans généraux produit toujours je ne sais quoi de singulier & de brillant.

CXL.

OUBLIONS les avantages que procurent les lettres , & regardons-les comme un pur délasement : elles seront toujours , ce me semble , la plus honnête récréation que puisse prendre un homme bien né. Tous les autres plaisirs ne sont ni de tous les temps , ni de tous les lieux , ni de tous les âges : mais les études nourrissent la jeunesse , & font le charme de l'âge avancé ; elles parent la fortune , & nous offrent la plus douce consolation dans

l'adversité ; dans l'intérieur de nos maisons, elles font nos plaisirs ; au dehors, elles ne causent point d'embarras ; elles voyagent avec nous, elles nous suivent à la campagne. Ceux que leur goût n'entraîne pas vers la culture des lettres, ou qui manquent des dispositions nécessaires pour s'y livrer, devroient au moins les admirer dans les autres.

C X L I.

N O U S sommes tous entraînés par l'amour de la gloire, & les plus estimables des hommes en sont le plus vivement pénétrés. Les philosophes eux-mêmes ont soin de mettre leurs noms à la tête des ouvrages qu'ils écrivent sur le mépris de la gloire : ils veulent être loués, ils veulent être célébrés, lors même

qu'ils paroissent mépriser la louange & l'estime des hommes.

CXLII.

LA vertu ne demande d'autre prix de ses travaux & des dangers qu'elle brave, qu'un tribut de louanges & de gloire. Otez-nous cette récompense ; qui pourra nous engager, dans la courte durée de cette vie, à nous embarrasser de tant de soins ?

CXLIII.

SI notre esprit ne se transportoit pas dans les temps à venir, s'il resserroit les pensées dans l'espace étroit de la vie, qui pourroit se soumettre à tant de fatigues, se condamner à de si rudes veilles, abandonner si volontiers le soin de sa conservation ? Mais il réside dans

les grands hommes une force secrète qui leur fait sentir nuit & jour l'aiguillon de la gloire ; elle les avertit que la mémoire de leur nom , loin de se borner aux courts instans de cette vie , doit franchir l'immense étendue des siècles à venir , & s'élancer jusqu'à la dernière postérité.

CXLIV.

ON demandoit à Socrate s'il regardoit en effet comme heureux le fils de Perdiccas , Archelaüs , qui passoit alors pour le plus fortuné des hommes. Je l'ignore , dit-il , car je ne lui ai jamais parlé. — Mais quoi ! n'avez-vous pas d'autre moyen de le savoir ? — Aucun. — Vous ne pourriez donc pas dire non plus si le grand roi , le monarque de Perse ,

est heureux ? — Eh ! comment le pourrois-je ? j'ignore s'il est éclairé, s'il est homme de bien. — Quoi ! c'est donc en cela que vous faites consister le bonheur de la vie ? — Assurément : je crois que les bons sont heureux , & que les méchants sont misérables. — Archelaüs est donc misérable ? — Sans doute, s'il est injuste.

CXLV.

SI la fortune nous enleve nos richesses, si l'injustice nous les ravit ; tant que la réputation reste , l'honneur peut nous consoler aisément de la pauvreté.

CXLVI.

IL répugne à l'homme honnête & sensible de prononcer , même justement , la mort d'un citoyen. Il

aime mieux pouvoir se ressouvenir un jour d'avoir conservé celui qu'il pouvoit perdre, que d'avoir perdu celui qu'il pouvoit épargner.

CXLVII.

SOUVENT une mort honorable répare la honte de la vie.

CXLVIII.

COMME tous les champs ne produisent ni les mêmes arbres ni les mêmes fruits, ainsi tous les genres de vie n'engagent pas à la même conduite. Dans les villes regne la dissolution ; elle produit l'avarice, qui enfante l'audace, d'où naissent tous les crimes. La vie rustique, qu'on appelle grossière, n'enseigne que l'économie, la diligence, la justice.

CXLIX.

JE préfère le témoignage de ma

conscience à tous les discours des hommes.

C L.

J E ne connois rien de plus louable que ce qui se fait sans ostentation & loin des yeux du public. Ce n'est pas qu'il faille éviter ses regards, car les belles actions aiment à se montrer au grand jour; mais la conscience est le plus beau théâtre de la vertu.

C L I.

I L est une loi véritable; c'est la droite raison, conforme à la nature, & répandue dans tous les hommes: elle est éternelle, elle est invariable; ses ordres nous appellent au devoir, & ses défenses nous détournent du crime. Ce n'est jamais en vain pour les hommes vertueux qu'elle inter-

dit ou qu'elle commande : les méchants seuls ne sont pas touchés de sa voix. On ne peut remplacer cette loi par une loi contraire : il est également défendu d'y déroger & de l'abroger ; le peuple ni le sénat n'ont pas le droit d'en dispenser. Facile à comprendre , elle-même est son interprète : elle n'est pas différente à Rome & différente à Athenes ; elle est aujourd'hui ce qu'elle sera demain. Eternelle, immuable, elle oblige toutes les nations , & dans tous les temps ; ou plutôt c'est Dieu même qui , par elle , conduit tous les hommes & leur commande. Lui seul l'a conçue, lui seul l'a ratifiée, lui seul l'a promulguée. L'audacieux qui , s'oublant lui-même & foulant aux

pieds l'humanité, ne craindra pas d'attenter à cette loi, trouvera dans son crime même la plus cruelle punition, quand il pourroit se soustraire à ce que nous appelons des supplices.

CLII.

CE n'est donc pas la justice, qui autrefois n'étoit exercée nulle part, qui ne l'est pas encore par-tout, & qui bien souvent est trompée, c'est la conscience, qui fait la peine du méchant. Ce ne sont pas, comme dans les fables, les torches ardentes des furies qui poursuivent le coupable; c'est le cri de sa conscience, le remords dévorant & le souvenir rongeur de son crime.

CLIII.

SOCRATE avoit bien raison de

dire que le plus court chemin de l'honneur étoit d'être en effet ce qu'on desiroit de paroître.

CLIV.

QU'ON me raille si l'on veut : j'aime mieux suivre la droite raison que les préjugés du vulgaire , & je ne dirai jamais qu'un homme a perdu son bien parcequ'il a perdu son mobilier & ses bestiaux. On ne m'empêchera pas de répéter souvent les louanges de Bias , qu'on met au nombre des sept sages. L'ennemi s'emparoit de Priene, sa patrie ; tout le monde fuyoit , & chacun tâchoit d'emporter ce qu'il pouvoit de ses richesses. On l'engageoit à en faire autant : « C'est aussi ce
« que je fais, répondit-il, j'emporte
« avec moi tout ce qui m'appar-

« tient ». Il ne regardoit pas comme des choses qui lui fussent propres ces jouets de la fortune que nous appellons des biens. Et qu'est-ce donc que le bien ? Ce qui est conforme à la droiture , à l'honneur , à la vertu.

CLV.

ON demandoit à Thémistocle lequel il aimeroit le mieux pour son gendre, d'un honnête homme sans bien, ou d'un homme riche, mais d'une réputation moins pure.
« J'aime mieux , dit-il, un homme
« sans argent, que de l'argent sans
« homme. »

CLVI.

PLUS on est vertueux, & plus on a de peine à soupçonner la vertu des autres.

CLVII.

SOCRATE regardoit porter en triomphe de grosses sommes d'or & d'argent : « Que de choses, s'écria-t-il, dont je n'ai pas besoin ! »

CLVIII.

IL est de l'homme de se tromper, & d'un fou de persévérer dans son erreur.

CLIX.

DENYS, tyran de Syracuse, sentoît bien lui-même toute sa misère. Il entendoit un jour Damoclès, l'un de ses flatteurs, exalter ses ressources, l'éclat de sa puissance, le nombre de ses troupes, la magnificence de ses palais, ses richesses en tout genre, & soutenir qu'il étoit le plus heureux des hommes. « Puisque ma fortune a tant de charmes à tes

« yeux, lui répondit le tyran, veux-
« tu, mon cher Damoclès, en faire
« l'épreuve par toi-même, & goû-
« ter un peu de mon bonheur ? »

Il accepta volontiers. On le plaça sur un lit d'or couvert des plus riches carreaux & d'un tapis du travail le plus recherché ; une vaisselle d'or & d'argent ornoit les buffets ; de jeunes esclaves de la plus grande beauté servoient à table , attentifs à ses moindres signes , & prêts à prévenir tous ses ordres ; les essences, les guirlandes de fleurs, les parfums , étoient prodigués ; les tables étoient couvertes des mets les plus exquis : Damoclès se croyoit heureux. Au milieu de cet appareil, Denys fait attacher au plafond de la salle un glaive étincelant , qui ,

retenu seulement par un crin de cheval, menaçoit la tête de cet homme si fortuné. Damoclès ne voit plus ni ces beaux esclaves qui le servent, ni cette vaisselle travaillée avec tant d'art ; il ne peut mettre la main à aucun plat ; les guirlandes qui le couronnent tombent de sa tête : il supplie le tyran de lui permettre de sortir, & ne veut plus être heureux.

CLX.

ON se plaît à rabaisser la gloire des exploits guerriers ; on veut en priver les chefs, les empêcher de se la rendre propre, & la faire rejaillir sur le grand nombre. En effet la valeur du soldat, l'avantage du lieu, les flottes, les convois, les secours des alliés, tout cela entre pour beaucoup dans le succès des armes,

& la fortune a droit d'en réclamer la plus grande partie. Mais dans la gloire que procure la clémence on n'a point d'associés : elle appartient toute entière à celui qui se l'est acquise. Il n'est point là de part que les centurions, les préfets, les escadrons, les cohortes, puissent revendiquer ; & la fortune même, cette souveraine des choses humaines, ne peut prétendre à la partager.

CLXI.

PAR l'intelligence de l'homme, nous devons reconnoître qu'il existe une autre intelligence supérieure & divine. D'où l'homme a-t-il pris son entendement ? dit Socrate dans Xénophon. Cherchons-nous l'origine de la chaleur & de l'humidité répandues dans nos corps, de nos par-

ties solides & terrestres, du souffle même qui nous anime ? nous la trouvons aisément dans la terre, dans l'eau, dans le feu, dans l'air que nous respirons. Mais, ce qui est bien au-dessus de tout le reste, la raison, &, pour le dire en plusieurs mots, notre intelligence, notre jugement, notre pensée, notre prudence, où les avons-nous trouvés ? où les avons-nous pris ?

CLXII.

LA véritable gloire, la grandeur d'ame, la sagesse, brillent d'un tel éclat, qu'elles semblent nous avoir été données en propre par la vertu, tandis que tout le reste nous est prêté par la fortune.

CLXIII.

POUR qui la mort est-elle ter-

rible ? Pour celui qui voit tout s'éteindre avec sa vie, mais non pour celui dont la gloire ne peut mourir. C'est ainsi qu'on trouve l'exil affreux quand on a resserré son habitation dans un espace étroit, mais non quand on regarde le monde entier comme une ville.

CLXIV.

L'HOMME utile peut avoir assez vécu pour la nature, j'en conviens; assez même pour sa gloire, je le veux : mais il a toujours trop peu vécu pour sa patrie.

CLXV.

IL faut choisir des amis fermes, stables & constants : mais il est peu d'hommes de ce caractère ; il est difficile de les juger sans les avoir mis à l'épreuve, & cette épreuve ne

peut se faire que dans l'amitié. Ainsi l'amitié précède le jugement & nous ôte elle-même le pouvoir de faire les épreuves nécessaires.

CLXVI.

TOUT le monde déteste l'ingrat : chacun se croit offensé par sa conduite , parcequ'elle tend à refroidir la générosité ; & on le regarde comme l'ennemi commun de tous ceux qui ont besoin de secours.

CLXVII.

IL arrive trop souvent dans l'amitié un malheur inévitable ; c'est qu'on est obligé de la rompre. Je parle ici des liaisons communes , & non de celles qui se forment entre des sages. Quelquefois nos amis nous laissent appercevoir enfin des vices long-temps cachés : que d'au-

tres où nous-mêmes en soyons les victimes, la honte en retombe toujours sur nous. Le parti qu'on doit prendre, c'est de ralentir insensiblement le commerce avec ces amis peu dignes de notre tendresse. Il faut, disoit Caton, découdre & non déchirer. S'il s'agissoit cependant de procédés odieux qu'on ne pût dissimuler, alors la justice, l'honneur, la nécessité même nous forceroient à en venir à une rupture éclatante.

CLXVIII.

HEUREUX, dit Platon, qui, du moins dans sa vieillesse, peut atteindre à la sagesse, & saisir la vérité!

CLXIX.

S'ENGAGER à faire en faveur des autres ce qu'on ne peut exécuter, c'est imprudence: pouvoir rem-

plir sa promesse & ne le pas faire ,
c'est négligence ou perfidie.

CLXX.

LES concussionnaires doivent
trembler, s'ils n'ont ravi que ce qui
leur suffit à eux-mêmes : mais quand
ils ont assez exercé de brigandages
pour en pouvoir partager les fruits ,
ils n'ont plus rien à redouter. Il
n'est rien de si saint, que l'argent ne
puisse violer ; rien de si fort, qu'on
ne puisse renverser avec l'argent.

CLXXI.

DANS toutes les causes impor-
tantes & capitales , il faut sur-tout
examiner quels ont été précédem-
ment les desseins, les pensées, la
conduite de l'accusé : on doit bien
plus avoir égard à ses mœurs qu'à
l'accusation qu'on intente contre

lui; car nous ne pouvons nous changer en un instant, adopter tout-à-coup une nouvelle vie, & revêtir à notre gré un nouveau caractère.

CLXXII.

APPELLERAI-JE libre cet homme qui se laisse commander par une femme, à qui une femme impose des loix? Elle prescrit, elle ordonne, elle défend, au gré de ses caprices: il ne peut se soustraire à ses ordres, il n'ose rien refuser. Elle demande, & il donne; elle appelle, il arrive; elle le chafse, il se retire; elle élève la voix, il tremble. Il est né d'un sang illustre, je le veux; je ne l'en regarde pas moins comme le plus vil des esclaves.

CLXXIII.

LA misere t'accable, le chagrin

te dévore, ô toi qui te dis heureux & florissant. Tes passions te tourmentent; tu passes dans les tortures les jours & les nuits. Ce que tu possèdes ne te suffit pas, & toujours tu trembles de le perdre. La conscience de tes crimes t'agite, la crainte de la justice & des loix te met dans les angoisses : de quelque côté que tu portes tes regards, tes iniquités se présentent à toi comme autant de furies qui t'épouvantent & t'empêchent de respirer. Le lâche, l'insensé, le méchant, ne peuvent être heureux : mais l'homme honnête, l'homme courageux, le sage ne peuvent être misérables. Peut-on refuser des louanges à la vie que les mœurs, que la vertu rendent recommandable ; ou dira-t-on qu'il

faut craindre, qu'il faut fuir une vie à laquelle on ne peut refuser des éloges ? Il faudroit bien la fuir cependant si elle étoit vraiment malheureuse. Ainsi tout ce qui est louable doit être regardé comme heureux, comme florissant, comme digne de nos desirs.

CLXXIV.

JAMAIS la soif de la cupidité ne peut s'étancher, jamais elle n'est satisfaite. On est tourmenté par la fureur d'augmenter ce qu'on possède ; on l'est aussi par la crainte de le perdre.

CLXXV.

AVEC quelle insolente ostentation tu nous parles de tes richesses ! Es-tu le seul riche ? C'est donc bien vainement que je me suis donné

tant de peines pour apprendre , pour favoir quelque chose , pour acquérir les richesses de l'esprit ! Toi , le seul riche ! Et si tu ne l'étois même pas ? que dis-je ! si tu étois dans la misère ? Réponds : qu'entendons-nous par un homme riche ? A qui ce titre peut-il convenir ? A celui dont la fortune lui suffit pour vivre honnêtement , qui est content , qui ne cherche , qui ne desire rien de plus. Tes richesses se mesureront-elles sur l'étendue de tes possessions ? Dépendront-elles de l'estimation & des vains discours des hommes ? Non ; c'est à ton cœur à les juger. Ne lui manque-t-il rien ? N'ambitionne-t-il rien de plus ? Est-il rassasié , content ? Je te l'accorde , tu es riche.

C'est en effet le cœur de l'homme

& non son coffre-fort qui doit être riche. Si ton cœur est vuide, qu'importe que tes coffres soient pleins ? Penses-tu que je te croie riche pour cela ? En quoi consiste la richesse ? A posséder ce qui suffit à nos besoins. A-t-on une fille ? il faut de l'argent pour l'établir. En a-t-on deux ? il en faut encore plus. Si l'on en avoit un plus grand nombre, on auroit encore besoin de plus de richesses. Supposez qu'on en eût jusqu'à cinquante comme Danaüs ; il faudroit de grosses sommes pour la dot de tant de filles. Mais si tu n'as pas d'enfants , & que tu aies une foule de passions capables d'engloutir des trésors , comment veux-tu que je t'appelle riche , lorsque toi-même tu sens toute ta misère ?

CE n'est pas le compte de nos revenus, c'est notre maniere de vivre qui fait notre richesse. Être sans cupidité, c'est un fonds assuré : ne rien acheter par caprice, c'est un revenu : être content de ce qu'on possède, c'est la plus grande, c'est la plus certaine des fortunes.

CROIRE que l'homme n'a rien de mieux à desirer que les honneurs, les commandements, la faveur du peuple, c'est embrasser un vain fantôme, & poursuivre l'ombre de l'honneur. Mais la gloire solide n'est pas une ombre fugitive : elle est fondée sur les applaudissemens unanimes des gens de bien & sur la voix incorruptible des bons juges de la

vertu. Elle accompagne presque toujours les bonnes actions, & les hommes vertueux ne doivent pas la rejeter. Mais sa trompeuse imitatrice, toujours inconfidérée, toujours téméraire, toujours prête à prostituer ses suffrages aux fautes & aux vices, n'est soutenue que de l'approbation d'une aveugle multitude, & ne cherche à ressembler à la gloire que pour en corrompre la beauté.

CLXXVIII.

QUELLE célébrité pourront te donner les vains discours des hommes ? & quelle gloire si digne d'envie oses-tu donc te promettre ? Promene tes regards sur la terre : vois combien sont étroites & rares ses parties habitées. Les hommes pa-

roissent occuper quelques points du globe ; le reste n'offre à tes yeux que de vastes solitudes. Vois les habitations humaines dispersées & sans liaisons entre elles : vois combien la terre a de contrées dont tu ne peux attendre aucune gloire. Mais arrêtons-nous aux pays cultivés & connus : crois-tu donc que ton nom pourra traverser le Gange ou franchir le Caucase ? Qui jamais entendra parler de toi dans les parties encore plus reculées de l'orient , aux extrémités de l'occident , parmi les feux du midi , ou sur les glaces des régions boréales ? Tant de pays retranchés , quelle scène étroite restet-il à ta gloire ! & ceux même qui parleront de toi , combien de temps en parleront-ils ?

Quand même la race future voudroit transmettre tes louanges à la postérité, ne faut-il pas s'attendre à des déluges destructeurs, à de vastes incendies qui doivent nécessairement amener de nouvelles révolutions du globe ? N'empêcheront-ils pas non seulement que nous laissions de nous un souvenir éternel, mais que même notre gloire soit de longue durée ?

Et que t'importe, après tout, que les hommes qui doivent naître parlent un jour de toi, lorsque ceux qui sont nés avant toi n'en ont jamais parlé ? Ils n'étoient pas en moins grand nombre ; ils valoient mieux sans doute.

CLXXIX.

SACHE que tu n'es pas mortel :



ton corps seul est sujet à la mort. Tu n'es pas cette forme extérieure qui aide à te faire reconnoître; c'est l'ame qui constitue l'homme, & non cette figure qu'on peut montrer au doigt. Un Dieu éternel meut ce monde mortel; une ame incorruptible fait agir tes fragiles organes.

CLXXX.

IL est d'un peuple reconnoissant de récompenser les citoyens qui ont bien servi l'état: il est d'un homme ferme & vertueux de ne se pas repentir d'avoir bien fait, quand il ne verroit, pour prix de ses vertus, que les apprêts de son supplice.

CLXXXI.

L'HOMME d'état doit se venger des mauvais citoyens en redoublant de soins pour l'administration de la

république ; de ses amis faux & perfides , en leur ôtant sa confiance , en se garantissant de leurs embûches ; de ses envieux , en ajoutant chaque jour à sa gloire.

CLXXXII.

MALHEUREUX trop souvent les citoyens qui ont le mieux servi l'état ! Leurs belles actions sont bientôt oubliées , & on les soupçonne aisément des entreprises les plus criminelles.

CLXXXIII.

L'HOMME sage & vertueux songe bien plus à faire le bien , qu'à en obtenir la récompense. Rien n'est plus beau que de délivrer sa patrie des dangers qui la menaçoient. Heureux qui , pour un si grand service , est honoré de ses concitoyens ! Mais

on n'est pas encore malheureux quand le bien qu'on leur a fait l'emporte sur leur reconnoissance. Cependant s'il est permis d'aspirer aux récompenses que mérite la vertu, la première de toutes est la gloire. Seule, elle nous console de la brièveté de la vie, en nous assurant le souvenir de la postérité ; seule, elle nous rend présents dans notre absence ; seule, elle nous fait vivre après la mort ; c'est elle seule, enfin, qui semble élever les hommes jusques aux cieux.

CLXXXIV.

LE nom de la paix est bien agréable ; la paix fait le bonheur des nations : mais combien elle est différente de la servitude ! La paix est une tranquille jouissance de la li-

berté : la servitude est le dernier des maux ; je n'en excepte ni la guerre ni la mort même.

CLXXXV.

C'EST un grand pouvoir que celui de la conscience : il ne se fait pas moins sentir lorsqu'il ôte toute crainte à l'innocent , qu'en offrant sans cesse aux yeux du coupable tous les supplices qu'il a mérités.

CLXXXVI.

IL est des maladies qui dépravent les sens & font perdre aux mets leur saveur : la cupidité , l'avarice , la scélératesse détruisent le goût de la vraie gloire.

CLXXXVII.

POURQUOI les gens de bien témoignent-ils du respect à la noblesse ? C'est pour avertir les hom-

mes d'une naissance illustre de ne se pas montrer indignes de leurs ancêtres ; c'est aussi parceque nous révérons encore après leur mort la mémoire des grands hommes qui ont bien servi l'état.

CLXXXVIII.

LA vie des morts consiste dans le souvenir des vivants.

CLXXXIX.

METTEZ une épée dans la main d'un enfant ou d'un vieillard infirme & débile, incapable de faire aucun mal par ses propres forces ; il pourra percer le sein de l'homme vigoureux qui ne craindra pas de l'approcher : de même si vous revêtez d'une grande magistrature un homme énervé, amolli, trop faible pour blesser personne par lui-

Q

même , vous l'allez voir , armé de la puissance que vous lui aurez remise comme d'un glaive meurtrier , détruire & renverser l'état.

C X C.

IL est impossible qu'il arrive rien qui n'ait sa cause dans la nature. Il se peut que des événements soient contraires au cours accoutumé des choses ; mais qu'ils soient contraires à la nature , c'est ce qui est impossible. Quelque chose vous semble nouveau , prodigieux ; recherchez-en la cause si vous pouvez : si vous ne la trouvez pas , soyez certain cependant qu'il n'arrive rien sans cause.

C X C I.

LA connoissance de la nature doit nous faire rejeter l'erreur où

nous engage la singularité des événements. C'est ainsi que les bruits souterrains, les cieux qu'on croit voir s'entr'ouvrir, les étoiles qui semblent glisser dans l'air, les flambeaux qui paroissent y voltiger, les pluies de sang ou de pierres, ne pourront nous effrayer.

CXCII.

DANS la crainte & dans le danger, on est plus porté à croire des prodiges, on en invente plus impunément.

CXCIII.

JE ne sais comment il ne se peut rien dire de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophe.

CXCIV.

POUR appuyer un vain préjugé, on cite l'opinion des peuples

& des rois : comme s'il n'étoit pas ordinaire au plus grand nombre de se tromper ; comme si , dans une cause que vous auriez à juger , vous deviez recueillir les suffrages de la multitude.

C X C V.

RÉPANDUE chez tous les peuples de la terre , la superstition impose son joug à presque tous les esprits , & s'empare de la foiblesse des hommes. Pussions-nous en extirper jusqu'aux dernières racines ! Quel plus grand service pourrions-nous rendre au genre humain , à nous-mêmes ?

C X C V I.

MAIS, en écartant la superstition, prenons garde que la religion doit toujours rester inaltérable. Le sage respecte les choses sacrées qu'ont

révérées les ancêtres. La beauté de la création, l'ordre majestueux des corps célestes, nous obligent d'avouer qu'il existe un être éternel & puissant, nous forcent à le reconnoître, à l'admirer. Mais s'il faut propager la religion qui est inséparable de la vraie connoissance de la nature, il faut aussi détruire toutes les branches de la superstition : elle nous presse, elle nous harcele ; partout où nous la fuyons, elle s'attache à nous poursuivre.

C X C V I I.

CELUI qui séduit un juge par les prestiges de son éloquence me paroît plus coupable que celui qui le corrompt à prix d'argent.

C X C V I I I.

AVEC le luxe & les richesses, on

voit entrer dans les états l'avarice, l'orgueil, & l'insatiable cupidité.

C X C I X.

CE ne sont pas des philosophes, mais d'adroits imposteurs, qui soutiennent qu'on est heureux quand on peut vivre d'une manière conforme à ses desirs : cela est faux. Former de coupables desirs, c'est le comble du malheur ; & il est encore moins fâcheux de ne pas obtenir ce qu'on souhaite, que de parvenir à ce qu'il est criminel de désirer.

C C.

ON ne peut trouver sur la terre l'origine de l'ame : en elle, rien de mixte, rien de composé, rien qui ait pu naître de la terre, rien qui puisse être soumis à une forme particulière ; en elle, vous ne recon-

noissez rien de la nature de l'eau, de l'air ou du feu. Est-il quelque chose dans ces éléments qui ait de la mémoire, de l'intelligence, de la pensée, qui conserve le passé, présente l'avenir, embrasse le présent? Non; ces facultés sont divines; elles n'ont pu émaner dans l'homme que de la divinité. Ce qui jouit du sentiment, de la volonté, de la vie, est céleste, divin, & par conséquent éternel. Eh! comment pouvons-nous comprendre Dieu même, si ce n'est comme un être simple, libre, dégagé de tout mélange périssable, comprenant tout, imprimant à tout le mouvement, & jouissant par lui-même d'une éternelle activité?

F I N.

COLLECTION
DES MORALISTES ANCIENS,
DÉDIÉE AU ROI.

PREMIERE LISTE.

| | |
|---|-----------|
| MANUEL d'Epictete. . . . | vol. I |
| Pensées morales de Confucius. | I |
| Pensées morales de divers au- teurs chinois. . . . | I |
| Morale de Sénèque. . . . | 3 |
| Pensées morales d'Isocrate. | I |
| Pensées morales de Cicéron. | I |
| <hr/> | |
| Total des volumes imprimés pendant l'année 1782. . . . | 8 |





